Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3e Année - N° 70 — 1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES — 27 Février 1930

29143

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Les trois masques

Ces trois visages hallucinants de Landru, qui vont vous révéler l'âme véritable d'un des plus grands criminels de ce temps, sont le résultat d'une série d'expériences dont vous trouverez la clef en page 3.

LA LANTERNE SOURDE

L'AFFAIRE ALMAZIAN

A L'HEURE où nous écrivons ces lignes, l'instruction de l'affaire Almazian est sur le point d'être close.

Les interrogatoires et confrontations sont terminés, le juge et le parquet, d'un jour à l'autre, auront décidé si le tailleur de la rue Saint-Gilles doit bénéficier d'un non-lieu ou être déféré devant la Chambre des Mises.

Et, dans ce dernier cas, il appartiendra aux trois conseillers qui composent cette juridiction souveraine de renvoyer ou non l'affaire devant la Cour d'assises.

Au terme de l'instruction, un document fort important est venu grossir le volumineux dossier : le rapport des trois savants : MM. Gabriel Bertrand, Justin Jolly et Chevallier, chargés de procéder à une contre-expertise, à la demande de la partie civile. Ce rapport n'infirme pas, ainsi qu'on l'a dit un peu hâtivement, toutes les conclusions de M. Amy, sous-directeur du service de l'Identité judiciaire. Sur un point, et d'ailleurs fort important, les contre-experts confirment l'analyse de l'expert : *les taches relevées dans l'arrière-boutique d'Almazian sont constituées par du sang humain ; ces taches paraissent formées de sang pur non mélangé à un liquide organique.*

Ce qui prouverait que ces taches ont été provoquées par des giclures et non par un écoulement sanguin...

Mais sur d'autres points, également importants, les trois contre-experts se sont refusés à adopter les conclusions affirmatives du sous-directeur de l'Identité judiciaire : il leur est impossible d'indiquer l'ancienneté des taches sanglantes, d'identifier le sang des taches avec celui de la victime.

Les fragments de coloration rougeâtre, le coton, les poils trouvés dans la malle ne leur inspirent aucune des conclusions qu'avait cru pouvoir tirer M. Amy.

Et l'autorité qui s'attache à leurs noms renforce les inquiétudes, les doutes éprouvés par tous ceux qui s'efforcent, depuis des mois, de découvrir la vérité.

La Justice doit maintenant prendre ses responsabilités.

Il est permis à l'observateur impartial de formuler quelques observations...

Le rapport de MM. Gabriel Bertrand, Jolly et Chevallier a servi de prétexte à un redoublement de critiques contre le service de l'Identité judiciaire et l'organisation même du laboratoire officiel.

Il faut se garder d'exprimer un sentiment dont l'outrance serait injuste ; et il serait stupide et odieux de méconnaître les travaux remarquables des services illustrés par le regretté Edmond Bayle et l'aide si efficace qu'ils ont apportée à la justice, ainsi que le rappelle, dans ses articles, notre éminent collaborateur, M. le docteur Locard.

Mais, d'autre part, on ne peut méconnaître la valeur de certaines objections qui ont été formulées par des esprits raisonnables : l'expertise criminelle — dit-on — n'offre plus à la défense les garanties nécessaires. Les prélèvements sur lesquels s'opérera plus tard le travail de l'expert sont effectués en dehors de la présence de l'accusé ou de son conseil.

Et d'autres encore de comparer les méthodes employées en matière de fraudes alimentaires, les exigences de la loi de 1905, l'expertise contradictoire, alors qu'il ne s'agit pratiquement, en fin de compte, pour le mouilleur de lait, que d'une peine d'amende, tandis que l'homme sur qui pèse une accusation capitale, risque sa vie ou sa liberté...

La réponse à faire à cette objection, apparemment séduisante, est facile : la découverte du criminel ne sera possible, le plus souvent, que si l'expertise se fait dans le secret. Que penserait-on d'un policier qui préviendrait le coupable présumé de la perquisition qu'il va opérer à son domicile ?

La réfutation de l'objection est trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

Et pour reprendre une formule qui nous est chère, ici encore, l'intérêt social s'oppose à une « expertise à ciel ouvert »...

Mais alors deux points de vue se heurtent : celui de la société, celui de l'individu qu'elle accuse.

Résoudre ce conflit est une tâche infiniment délicate. Impossible ? Pourquoi ? L'émotion causée par l'affaire Almazian, et par les expertises successives qu'elle a nécessitées, permettra peut-être d'accentuer les efforts de tous les honnêtes gens vers une solution qui satisfasse à la fois l'ordre public et les droits sacrés de la défense...

D

Et bientôt :

Les 13 Coupables

? ? ?

le nouveau concours hebdomadaire de *Détective* présenté par GEORGES SIM et qui, avec une formule neuve et un règlement original, dépassera le succès des

13 MYSTÈRES

et des

13 ÉNIGMES

SOMMAIRE

PAGE 4 :
La femme de fer
par ROY PINKER

PAGE 5 :
Les ailes brisées
par PAUL BRINGUIER

PAGE 7 :
Ombres de Paris
par PIERRE MAC ORLAN

PAGES 8 ET 9 :
L'Apollon des Carrefours
par HENRI DROUIN

PAGE 11 :
La vie de Palmer l'empoisonneur
Par ROBERT DUVAL

PAGE 14 :
La Science contre le Crime
par EDMOND LOCARD

et les reportages de la semaine

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS - VIe
Téléphone : LITTRÉ. 32-11

GEORGE-KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

Un homme a retrouvé son nom

Parfois les lois brutales du « milieu » s'accordent avec la fatalité de la justice immanente...

Nous avons dit, tout récemment, qu'un mauvais garçon sur qui on avait trouvé des papiers au nom de Maurice Tissier, né à La Charité (Nièvre), fut tué au Crystal Bar par un autre mauvais garçon qui l'accusait d'avoir manqué aux lois de la jungle.

La victime se préparait, sous le nom de Maurice Tissier, à tramer des actions malhonnêtes. La publicité donnée par Détective, *à un drame qui avait été jusque-là inexpliqué a permis au véritable Maurice Tissier de se faire connaître. C'est un fort honnête homme à qui, un soir, le faux Maurice Tissier — un certain Roux — avait volé ses papiers...*

Maintenant Maurice Tissier respire... Nul ne fera plus un mauvais emploi de son nom. Le drame du Crystal Bar lui a rendu la quiétude...

La guerre parmi les avocates

La guerre est déclarée parmi les avocates...

Deux groupes se sont dressés l'un contre l'autre; le premier est dirigé par Me Maria Vérone, le second par M. Agathe Duvrande-Thévenin.

Me Maria Vérone reproche à Me Dyvrande de s'être intitulée, l'an dernier, de par sa seule autorité présidente d'une fédération internationale d'avocates qui comprenait quatre ou cinq « consœurs » venues de l'étranger.

Il y eut des échanges de propos aigre-doux, au cours d'une réunion qui se tint au Musée Social, *rue Las-Cases...*

Cet incident fait au Palais l'objet de toutes les conversations.

Fair-Play

Les bandits n'ont pas toujours de la rancune pour les policiers qui les arrêtent et les font condamner... C'est ainsi qu'un des plus jeunes et des plus réputés commissaires de la Sûreté générale M. B... reçoit régulièrement des lettres du quartier secret des bandits de Chicago, où ne va jamais la police, d'un grand escroc international, qui ne manque jamais une occasion de lui manifester sa sympathie.

M. B... a déjà fait condamner deux fois cet étrange personnage qui, selon sa propre expression « ne fait pas d'affaires au-dessous de un million » et néanmoins celui-ci lui fait connaître l'un des faux états civils sous lequel il se manifeste dans la capitale du crime et sous lequel également il continue à exercer ses rapines. Cet épisode qui pourrait être extrait d'une aventure d'Arsène Lupin montre bien que la lutte entre policiers et malfaiteurs n'est pas toujours discourtoise et qu'elle n'exclut pas le fair-play.

PASSE-PARTOUT

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Colonies.....	55.»	28.»
Étranger Tarif A.....	72.»	37.»
Étranger Tarif B.....	82.»	43.»

Compte Chèque Postal
n° 1298-37

LES 3 MASQUES

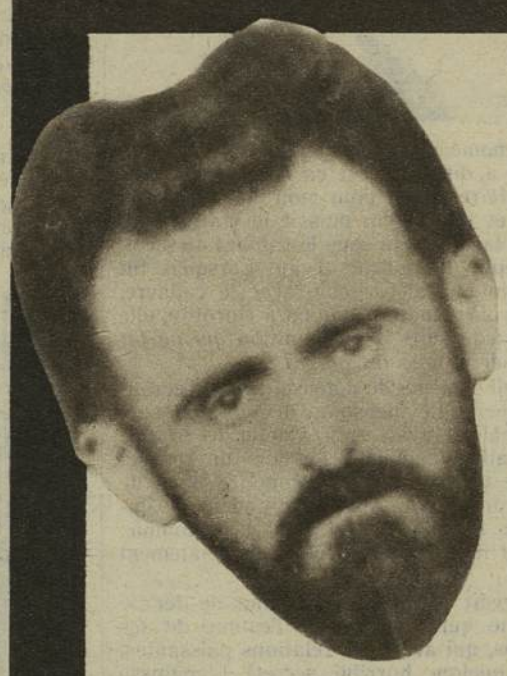
DÉTECTIVE dévoile aujourd'hui une contribution du plus haut intérêt à l'analyse du visage. Il est établi que c'est surtout la disymétrie des traits qui donne à une physionomie sa double expression, son équivoque, son équilibre.

Prenez une photographie de vous, coupez-la dans le sens de la longueur suivant l'axe du nez. Vous obtenez deux moitiés de visage qui diffèrent sensiblement. Par un procédé qui reste le secret de Détective, on peut arriver à composer deux images différentes, l'une formée par l'utilisation de la moitié droite, l'autre par l'utilisation de la moitié gauche du visage.

Des savants américains et allemands ont expérimenté ce procédé pour l'étude du caractère. Ils ont établi que le côté droit du visage donne l'aspect de la personnalité consciente du sujet, tandis que le gauche en trahit le personnage subconscient.

Les exemples donnés ci-dessous des portraits de Mme Bessarabo, de Mme Weiller, de Barataud, Guiffault, Sydney Harle, ainsi coupés et recomposés, illustrent cette théorie de façon saisissante.

Ci-dessus, au milieu, Mme Weiler, quelques instants après qu'elle eût tué son mari.. *En haut,* le visage conscient de la « Belle de Nuit » réflète sa résignation et son calme habituels. *En bas,* le visage inconscient révèle au contraire des rêves blessés.



Au centre, Barataud pendant son procès. *A gauche,* le visage conscient du condamné révèle un esprit de froide décision. *A droite,* son visage inconscient montre au contraire un égarement qui confine peut-être à la folie.

Au centre, Mme Bessarabo à l'époque où elle comparut devant les assises de la Seine. *En haut,* le visage inconscient de la poétesse révèle une énergie et une volonté implacables. *En bas,* le visage conscient est l'expression d'une bonté et d'une douceur exquises.

Au milieu, Griffaut dit « le Griffe », aux assises d'Aix où il comparut pour le meurtre de l'encaisseur Loudier. *A gauche,* le visage conscient du condamné est le masque même du « hors la loi ». *A droite,* le visage inconscient témoigne au contraire une bonhommie et une candeur toute méridionale.

Au-dessus et au centre, Sydney Harle, au moment où la police l'arracha à la foule qui voulait le lyncher. Le rapport des médecins aliénistes décidera de son renvoi devant les assises ou de son internement. *A gauche,* le visage conscient de l'accusé est l'expression même de la bestialité sournoise, alors que son visage inconscient (*à droite*) réflète une étrange aberration, un inquiétant déséquilibre...

LA FEMME DE FER

Un public composé presque exclusivement de femmes suivait les débats du procès. *A droite*, Gladys May Parks.

C'EST devant une assistance composée en grande partie de femmes et agitée par un remous de colère et d'indignation que Gladys May Parks, deux fois meurtrière, parut au banc des accusés. Le public chuchotait qu'elle n'échapperait pas à la chaise électrique. Pourtant l'accusée au visage blafard, aux traits figés par une muette obstination, était impassible et dédaigneuse, elle semblait bien mériter le surnom qu'on lui avait donné au cours de l'instruction : *la femme de fer*.

Cette instruction avait été marquée par une série d'incidents violents, car la volonté inflexible de Gladys Parks avait été longue à briser, et on pouvait encore se demander si cet être accusé d'avoir froidement assassiné deux jeunes enfants confiés à sa charge, était réellement impressionné par l'appareil de la justice. Lorsque les femmes susceptibles d'être désignées en qualité de jurés défilèrent devant l'accusée, elle les nargua, leur lança un défi. L'opinion publique fut tellement excitée à la suite de cette attitude, et les femmes présentes au procès se montraient si profondément indignées par le crime cynique de Gladys Parks qu'un verdict partial était à craindre. Il fut donc résolu de constituer un jury composé uniquement d'hommes.

Le Crime de Gladys Parks

Au mois de novembre 1929, la petite ville de Camden (New Jersey) dont la « femme de fer » est originaire, fut profondément émue. En effet, des enfants, qui jouaient dans un bois des environs, découvraient des ossements et un crâne humain dissimulés sous un amas de terre. L'un des enfants prit le crâne, l'enfila sur un bâton et le porta à Camden. La police alertée se rendit sur les lieux; les ossements et les lambeaux d'étoffes qui y étaient collés furent examinés et identifiés par le sergent Freeman et Mr Frank Schepherd qui eurent vite fait d'établir que ces restes appartenaient à deux jeunes enfants élevés à Camden, Dorothy et Timothy Rogers, âgés de 2 et 4 ans, qui avaient mystérieusement disparu au mois d'août dernier. Ces enfants avaient perdu leur mère il y avait de cela quelques mois, et leur père, Alan Rogers, habitant d'une ville voisine, les avait confiés à Miss Gladys Parks qui vivait à Camden avec son père. C'était une ancienne amie de Rogers, on disait même qu'ils avaient été jadis fiancés... Elle avait à présent trente-cinq ans, et professait pour les enfants Rogers un véritable amour maternel.

Gladys Parks se trouvait au moment de la macabre découverte à Atlantic City avec son amant le mécanicien Kaba. Lorsqu'elle fut prévenue qu'elle aurait à répondre de la mort de ses élèves devant la justice, elle dit à Kaba:

— Je ne veux pas vous voir compromis dans cette affaire. Restez, j'irai seule à Camden.

Aussitôt arrivée dans sa ville natale, elle fut inculpée de meurtre et écrouée à la prison des femmes.

La Femme de fer est soumise au Grilling

Miss Parks ne nia point qu'elle avait enterré les deux cadavres dans le bois. Ses élèves étant morts à la suite d'un accident et leur père s'étant désintéressé de leur sort, elle n'avait pas les ressources nécessaires pour subvenir aux frais d'un enterrement. Elle avait donc été obligée de placer les deux cadavres dans des valises et de les transporter dans le bois de Camden où elle les enfouit après avoir gratté le sol...

De pareilles explications ne pouvaient bien entendu satisfaire la police. L'interrogatoire se prolongea, mais l'inculpée demeurait inflexible.. Rien ne semblait émouvoir cette femme au visage de pierre, aux lèvres exsangues, qui écoutait avec mépris les accusations portées contre elle. Ancienne fille de restaurant, qui avait eu certains succès dans les clubs de nuit, elle se faisait passer à présent pour une femme solitaire et mélancolique, dont l'instinct maternel, longtemps refoulé s'était porté sur les enfants de son ex-fiancé, Dorothy et Jim Rogers. N'avait-elle point écrit à leur père:

« A présent Jim commence à m'appeler maman... »

Pouvait-on dès lors l'accuser d'avoir voulu leur mort?

Mais les policiers ne se laissèrent point fléchir et s'acharnèrent à découvrir la vérité. La célèbre méthode du « grilling » ou « interrogatoire au troisième degré » fut appliquée à Gladys Parks. Parce qu'il s'agissait d'une femme, et que cette femme fit preuve d'une rare obstination, le « cas » de Gladys Parks attira tout particulièrement l'attention de la presse. On parla d'inquisition, on conta les procédés dits « psychologiques » employés pour ébranler les nerfs de l'inculpée. Une nuit réveillée brusquement par le geôlier, elle dut contempler le squelette d'un enfant placé dans sa cellule et éclairé d'un faible rayon de lumière...

Mais Gladys Parks n'avoua rien. Pour échapper à l'inquisition elle devint à son tour accusatrice...

Un juge assassin?

Ces accusations proférées au cours du grilling, elle les répéta au cours de l'audience, dressée en face des juges, tandis que des centaines de femmes accourues pour assister à son procès, semblaient déjà la menacer de l'ombre de la chaise électrique. Traquée par ces regards de haine et de mépris, elle n'abaissa point son regard et c'est avec un sang-froid impressionnant qu'elle déclara :

— Jim Rogers a été assassiné par le juge Joseph Corio!

Ce fut parmi le public une nouvelle houle d'indignation. Un homme se dressa et se mit à insulter l'inculpée. On le fit sortir de force et le président menaça de suspendre l'audience. Nullement troublée, Miss Parks reprit son récit. Le juge Corio, membre du tribunal civil d'Atlantic City, homme universellement respecté, avait fréquenté chez elle. C'est lui qui était responsable de la mort de Jim.

La sténographe du tribunal donna lecture de la déposition de Gladys Parks, enregistrée au cours des dernières phases de l'interrogatoire. La voix monotone, indifférente, de la sténographe semblait encore souligner toute l'horreur de cette déposition; en voici les principaux passages :

« Comment Jim Rogers est-il mort? Il fut étouffé, sa tête fut placée sous un robinet, il fut ensuite jeté à terre avec violence. Qui a perpétré ce crime? C'est Joe Corio. Il est entré au moment où le petit se trouvait à la cuisine, il a dit : « C'est ça le gosse que tu tâches de faire passer pour mon fils?... » Alors il le prit et le rudoya, puis il le traîna vers l'évier et plaça sa tête sous le robinet de façon à lui remplir la bouche d'eau. Lorsqu'il fut mort, Corio me laissa seule avec le cadavre, après m'avoir menacée... Quant à Dorothy, elle est morte à la suite d'une punition *qui ne fut pas plus sévère que les autres....* »

Un pareil système de défense devait s'écrouler fatalement. Le mensonge n'était que trop évident, mais il avait suffi à jeter le trouble dans la salle d'audience. Le nom du respectable juge d'Atlantic City, prononcé dans de telles circonstances, avait profondément impressionné le public. De plus, la calomnie, habilement tramée, ne put être immédiatement écartée...

Corio avait connu la « femme de fer ». Cet homme qui jouissait de l'estime de ses concitoyens, qui avait des relations puissantes, cachait-il quelque horrible secret? L'angoisse s'empara des juges et des jurés. Corio fut convoqué devant le tribunal de Camden, et ce ne fut que lorsqu'il put fournir un alibi qui écartait définitivement tout soupçon, que la Cour respira.

Gladys Parks, voyant qu'elle avait perdu la partie, se contenta de rétracter son accusation en ajoutant : « C'est un homme puissant; je me suis dit que si je l'accusais, il arriverait facilement à se disculper. »

Elle n'avait rien perdu de son sang-froid au cours de ces audiences pleines de nervosité et d'angoisse. On ne lui avait vu qu'une seule fois un geste de protestation au début du procès, lorsque le procureur l'avait durement traitée en lisant l'acte d'accusation. « Condamnez-moi à la chaise électrique! s'était-elle écriée quelques instants plus tard : mais de grâce pas de réclusion perpétuelle! »

Puis elle se laissa tomber sur son banc et se pencha vers un prêtre qui était venu là pour l'assister.

L'accusation

Le père des victimes, Alan Rogers, parut à la barre des témoins et fit une déposition vibrante, accablante pour l'accusée. Puis on entendit les autres témoins. Ceux-ci étaient suffisamment nombreux et leur témoignage était assez clair pour établir la sinistre vérité. Gladys Parks elle-même reconnut que Dorothy, âgée de 4 ans, était morte des suites d'une correction que la « femme de fer » lui avait administrée. Lorsqu'elle eut constaté le décès, elle enferma Timothy et emporta le cadavre de la fillette dans la cave, où la dépouille séjourna durant trois semaines..

Ce fut ensuite le tour du malheureux petit Jim. La meurtrière prétendait qu'il s'était tué en tombant dans l'escalier. Mais, sans doute, l'acte odieux dont elle avait, quelques instants auparavant, accusé le juge Corio — *elle-même l'avait perpétré!* Tout, en effet, permettait de conclure qu'elle avait étouffé l'enfant sous le robinet de la cuisine. Etait-ce par sadisme, par haine? Etait-ce pour se venger de son ex-fiancé Rogers? Qui le saura jamais?

Il s'agissait à présent de se débarrasser des deux cadavres. Gladys Parks alla trouver des amis qui possédaient une automobile et les engagea à l'emmener faire une promenade dans le bois de Camden. Puis, plaçant les restes de ses élèves dans deux valises, elle les chargea dans l'automobile de ses amis. On partit en bande et on fit une grande randonnée dans le bois. Profitant d'un arrêt, la meurtrière s'était éloignée avec ses valises. Une vingtaine de minutes lui suffirent pour enterrer les deux cadavres à quelques centimètres sous terre et pour recouvrir ces tombes improvisées de feuilles et de branches mortes. C'est là que des enfants découvrirent les ossements quelques mois plus tard. L'histoire de la promenade dans les bois de Camden avec les deux valises, fut confirmée à l'audience par les propriétaires de l'auto. Quant aux détails de cette équipée sinistre, la « femme de fer » les donna d'une voix calme et pondérée. Elle décrivit la mort de ses élèves sur le ton d'une institutrice donnant une leçon de mathématiques. Le public l'écoutait glacé d'horreur. Quelques femmes s'évanouirent.

Alan Rogers, le père des deux victimes.

Le réquisitoire dura deux heures. Après délibération, le jury rapporta son verdict. Reconnue coupable de meurtre non prémédité, elle échappait à la peine capitale, mais elle était condamnée à 25 ans de prison.

Gladys Parks, qui est sourde, ne comprit qu'une chose — elle avait la vie sauve.

Elle regagna sa cellule avec une tranquille satisfaction, dormit paisiblement et le lendemain matin déjeuna de bon cœur.

Mais lorsqu'elle apprit qu'elle était condamnée à vingt-cinq ans de réclusion, la « femme de fer » perdit brusquement son calme. Une bête féroce se réveilla en elle; elle se jeta sur ses gardiens, précipita à terre les reliefs de son repas, hurla et invectiva tous ceux qui l'entouraient. Profitant d'une minute de solitude, elle brisa l'ampoule électrique de sa cellule et essaya de s'ouvrir les artères avec les éclats de verre.

Les blessures qu'elle s'infligea étaient sans danger; on fit venir son vieux père pour la calmer... Le lendemain, elle prenait le chemin de la prison où elle purgera sa peine pendant un quart de siècle.

Le procès de Camden a profondément bouleversé le public américain; tous ceux qui ont assisté à l'audience sont hantés par le visage impassible et la voix glacée de la « femme de fer », et les jurés — hommes pondérés et de trempe solide — ont dû faire un grand effort d'impartialité avant de se décider à prononcer un verdict moins rigoureux que celui auquel on s'attendait.

ROY PINKER.

Après le verdict, la " femme de fer " sortit en cachant son visage dans ses mains.

LES CONJURÉS DU DESTIN

L'ambassade des Soviets à Berlin.

Les renseignements généraux, service politique au rôle si particulier, parfois si mystérieux, en savent plus qu'ils ne disent sur l'affaire Koutiepoff, et leur attitude vis-à-vis de la presse n'est que de la discrétion

Peut-être leurs services en ont-ils assez d'avoir à vérifier tous les témoignages de ceux qui ont vu une auto grise, et peut-être pensent-ils que le silence de la presse simplifierait leur besogne et leur permettrait de continuer dans le calme une enquête qui, par ailleurs, s'avère trop difficile pour être menée dans la confusion ou avec parti pris.

Les directeurs de l'enquête vont même jusqu'à gagner à leur méthode de discrétion à outrance, les témoins qu'ils interrogent. Ne leur demandent-ils pas de donner leur parole d'honneur qu'ils ne trahiront rien aux journalistes de ce qu'ils leur ont révélé ? C'est un curieux et nouveau mode d'interrogatoire et qui ne doit pas convenir à M. Perrier, si courtois.

▪ ▪ ▪

Mais *Détective* possède des moyens d'informations particulières qui accentuent, chaque semaine, le sens de son enquête. Il sait notamment que les Renseignements généraux — quelque soin qu'ils mettent à le taire — ne peuvent ignorer qu'une auto grise — sinon identique, du moins sœur par la marque, la forme et la couleur de celle qui servit à enlever le général Koutiepoff — a retenu leur attention.

Des inspecteurs de police ont découvert son garage ; ils ont établi que le dimanche 26 janvier, date de la disparition du général, et les jours suivants, l'auto grise n'y était pas rentrée ; qu'on ne l'y avait ramenée que vers la fin de la semaine et qu'elle était alors maculée de boue, comme après une longue randonnée. Or, cette auto grise appartiendrait à des gens accoutumés à pénétrer dans l'ambassade des Soviets ; elle serait ordinairement conduite par un des chauffeurs de l'ambassade.

Ceux-ci, interrogés l'un après l'autre, ont fourni des explications suffisamment valables pour n'être pas inquiétés.

▪ ▪ ▪

Encore qu'il ne s'agisse peut-être là que d'une coïncidence, cette histoire paraît autrement sérieuse que toutes les pistes fantaisistes, les déclarations des personnes qui, de partout, surgissent pour raconter avec un luxe de détails étonnamment précis, comment ils ont vu un homme barbu et fort, couché au fond d'une voiture grise. Un autre personnage appliquait sur le visage du prisonnier un tampon imbibé de chloroforme.

Elle paraît autrement sérieuse que ces bouteilles retrouvées dans les fleuves ou sur les côtes, qui contiennent toutes des messages du général Koutiepoff. Le « truc » date un peu.

A toutes ces bouteilles-là, sorties du vieil attirail puérilement romanesque des feuilletons d'aventures, il ne faut pas attribuer la moindre importance.

▪ ▪ ▪

L'information recueillie par la police, cette semaine, sur cette auto grise rentrant toute boueuse à son garage, plusieurs jours après la disparition du général Koutiepoff, pourrait même expliquer la quantité de témoignages émanant d'endroits divers, témoignages en apparence contradictoires et qui pourraient bien être tous sincères et vrais. L'auto grise, pour brouiller les pistes, aurait sillonné les routes allant vers Bordeaux, les routes du Havre, de Deauville, afin d'égarer les recherches.

Durant ce temps, le général, placé dans le taxi, aurait été ramené à Paris ou dans la banlieue : c'est la thèse des émigrés russes qui ne sont pas des Blancs (révolutionnaires, socialistes, républicains) ; ou bien il aurait été embarqué sur un bateau soviétique : c'est la thèse des proches, des amis de Koutiepoff.

▪ ▪ ▪

Y a-t-il des traîtres dans l'entourage du général Koutiepoff ? De soi-disants chefs de la contre-révolution russe n'avaient-ils pas intérêt à la disparition de leur chef ?

Il est un fait certain. Le général Koutiepoff, lorsqu'il se rendit à Berlin, il y a quelques semaines, dans le but avoué de provoquer un regroupement des forces russes, avait en réalité pour objet de rencontrer deux personnages douteux, Alexandre Popoff et Roberty Nicolas, qui, arrivés de Moscou, lui apportaient des renseignements confidentiels sur la lutte contre-révolutionnaire au sein de la Russie rouge.

Il rencontra ces *agents doubles* à l'hôtel Reichorn Noustafiche de Berlin. Ceux-ci, qui n'avaient pas révélé leur véritable identité au général Koutiepoff, demeurèrent au même endroit quelque temps après la disparition du général. Ils y reçurent des lettres, qui leur étaient adressées par des proches de Koutiepoff, voire par des chefs contre-révolutionnaires russes.

Quelques-unes de ces lettres ont été saisies. Elles éclairent d'un jour nouveau la disparition soudaine du général. Est-ce parce qu'il avait surpris la trahison de quelques-uns de ses plus fidèles lieutenants que Koutiepoff a été « supprimé » ? Et ceux-ci, en accord avec des agents officiels du contre-espionnage russe, n'ont-ils pas joué le principal rôle dans l'enlèvement ?

▪ ▪ ▪

Nous n'inventons rien. Deux Russes Blancs sont à l'heure actuelle l'objet de suspicions légitimes. L'un de ceux-ci porte un très grand nom ; l'autre, qui appartient à la classe moyenne des émigrés, n'a été qu'un modeste exécutant du complot tramé contre le général.

C'est dans le but de réunir des preuves matérielles contre ces traîtres que la police française, le 13 février dernier, donna l'ordre aux ambulants des P. T. T., en accord avec le ministre des Postes et les directeurs de Compagnies de chemins de fer, *de saisir* les lettres adressées à MM. Popoff Alexandre et Roberty Nicolas, à l'Hôtel Reichorn Noustafiche de Berlin...

L'ordre a été fidèlement exécuté...

▪ ▪ ▪

Est-il indiscret d'affirmer que le principal obstacle apporté à l'enquête l'a été par les Russes Blancs à qui l'on a demandé de communiquer à des personnes placées au-dessus des luttes politiques, toute la correspondance échangée par le général Koutiepoff avant son enlèvement, et qui s'y sont refusés.

Peut-être ces lettres apporteraient-elles enfin des révélations ? Aux demandes qui leur ont été faites, les intéressés répondent qu'il ne leur est pas permis de dévoiler les secrets de leurs organisations. Pareille attitude soulève de vives critiques. La raison d'Etat prime-t-elle donc la connaissance du sort réservé au chef de la contre-révolution ?

▪ ▪ ▪

L'ambassade des Soviets affirme qu'elle ignore l'activité et même la présence d'un bureau du Guépéou à Paris. La seconde partie de l'affirmation est certainement fausse mais peut-être pas la première. C'est que le Guépéou est une organisation quasi secrète et qui opère en dehors de toute contrainte, de tout contrôle gouvernemental. A Moscou même il vérifie jusqu'à l'orthodoxie des membres du Gouvernement. Il est une phrase qui a cours en Russie et qui dit :

« Est-ce que le chef du gouvernement, Staline, peut faire arrêter le chef du Guépéou ? Non.

« Est-ce que le chef du Guépéou peut faire arrêter Staline ? Oui. »

A Paris, donc il est certain que les agents du Guépéou manœuvrent sans prendre d'ordres à l'ambassade. D'ailleurs les agents ne se connaissent même pas tous entre eux.

Un bistrot russe de Billancourt.

Le médium Ossounestki.

Il y en a trois, par exemple, qui forment un petit groupe autonome, inconnu des autres et qui ne reçoit des directives que de Moscou directement. Un homme et deux femmes, tous trois de l'ancienne aristocratie russe, tous trois traîtres à la cause des Blancs. L'une des femmes, l'âme du groupe, authentique princesse, habite un petit hôtel de l'avenue Victor-Hugo. Il y a encore, dans sa chambre, des photographies où on la voit en robe de cour, à Saint-Pétersbourg, à côté des grands-ducs. Maintenant elle sert les Soviets et dans sa chambre des hommes mystérieux, chauffeurs de taxi, étrangers équivoques, défilent.

▪ ▪ ▪

On a beaucoup parlé des médiums et autres voyants au cours de l'affaire. Aucun de ceux dont on a rendu publiques les transes, en France, ne semble avoir eu le poids et la précision du dernier en date, un Polonais. Le professeur Ossounestki, de Varsovie, jouit là-bas d'une grosse réputation. Quand on résolut de lui poser le fameux problème, on commença par l'isoler, l'enfermer sans communications avec l'extérieur pendant quinze jours. Naturellement on ne lui donnait aucun journal à lire. Quand on le jugea en état de grâce on lui apporta des vêtements et des objets ayant appartenu au général. Il réfléchit longuement et à la fin raconta avec aisance la scène de l'enlèvement, telle qu'il la concevait, qu'il la *voyait*. On va juger de son effarante précision. Tous les journaux polonais et allemands lui consacrent des colonnes. C'est évidemment de la fantaisie. Mais cette évocation minutieuse ne laisse pas cependant d'émouvoir, presque d'angoisser.

▪ ▪ ▪

Il raconte donc :

La veille de sa disparition, le général Koutiepoff a reçu un document fort important qu'il avait attendu durant toute la journée avec une vive impatience. D'ailleurs les affaires intérieures du parti lui donnaient du souci depuis quelque temps. Le 26 janvier, à 11 heures, un inconnu vient le voir. Quand celui-ci part le général est très abattu. Cependant, il sort, rejoint son visiteur qui l'attend dans la rue Rousselet. A ce moment un agent de police s'approche et interpelle le général. Pendant que les trois hommes sont arrêtés, une automobile s'arrête près du trottoir. Un homme de carrure athlétique en descend et par derrière assomme Koutiepoff d'un coup sur la nuque. Les trois hommes l'empêchent de tomber et le poussent dans la voiture. Un quatrième personnage qui devait faire le guet accouru et prend place à côté du chauffeur. Il a une dent en or à la mâchoire supérieure, à gauche. L'auto sort par la porte de Vincennes et s'arrête devant une grande villa, en banlieue. Une femme revêtue d'un manteau de fourrure et un homme sont à une fenêtre. Le général, ligoté, est transporté dans la villa. Autour de lui il y a encore, outre les personnages déjà cités un Français dont le nez est cassé, probablement un ancien boxeur, et un autre homme aux cheveux crépus. Ils se jettent sur Koutiepoff et le tuent en l'assommant. Puis le corps est enfermé dans un sac de toile, le tout est mis dans une corbeille et transporté dans une cave.

Après cela, l'homme athlétique et élégant repart avec la voiture et descend à Paris rue de Grenelle.

▪ ▪ ▪

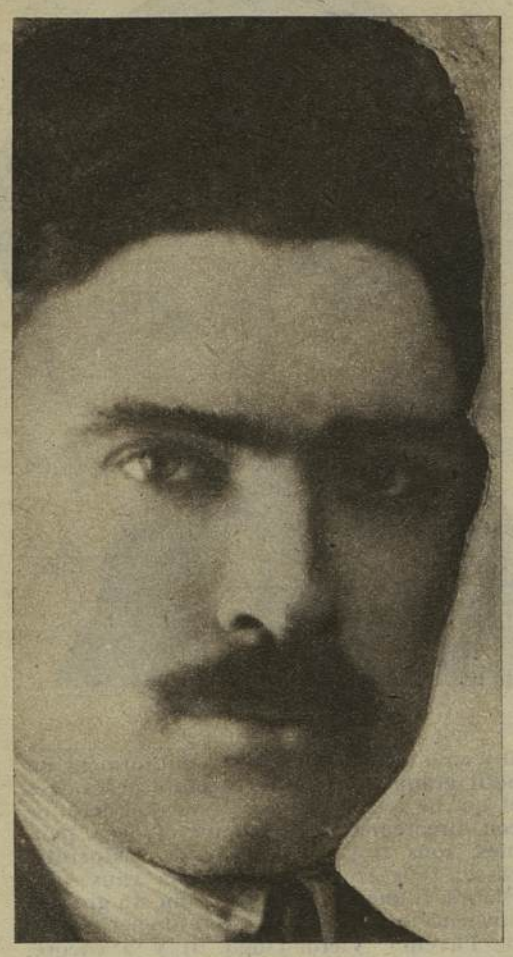
Les mailles du filet se resserrent autour des coupables.

Si les preuves matérielles font défaut à la police, les présomptions abondent.

Les Renseignements Généraux, qui ont dans leurs attributions celles, avouées, du Guépéou, arriveront-ils à triompher de leurs redoutables adversaires ?

LES CINQ.

FAITS DIVERS



M. Gustave Pierron,
la victime de Saint-Ouen.

Les agressions contre les concierges

POUR une histoire de porte fermee trop tôt, à sa guise, le locataire d'un immeuble, 56, rue des Rosiers, à Saint-Ouen, a, ces jours-ci, abattu de deux balles et achevé à coups de crosse, le concierge M. Gaston Pierron.

Ce serait un banal fait divers à notre époque où le criminel s'ingénie à créer des précédents, à provoquer des drames de plus en plus sanglants et de plus en plus mystérieux s'il ne s'agissait ici d'une catégorie de victimes particulièrement visées par la pègre en quête d'un mauvais coup.

Eh! oui, les temps ont bien changé! Nous n'en sommes plus à l'époque où La Bridge, pour un motif semblable, mobilisait deux agents et finalement se voyait condamner à quelque amende pour avoir injurié la concierge..

Maintenant, on tire; maintenant, on tue!

⁂

Nous pourrions tous faire notre examen de conscience et, tous, nous pourrions ensuite convenir que le concierge est pour nous une bête noire.

A volonté, on pourrait lui reprocher de nous monter nos lettres avec du retard, d'empêcher nos pneumatiques de nous parvenir à temps, de nous garantir insuffisamment contre les importuns; de trop tarder à nous tirer le cordon.

On pourrait lui reprocher les augmentations successives dont nous accablent les propriétaires.

Et, tout compte fait, nous montrerions une grande injustice.

Le concierge met toute sa complaisance, toute son ardeur à nous. faire plaisir, à contenter nos revendications, à aplanir nos différends avec les propriétaires, avec les gérants..

Il y a 80.000 concierges à Paris et 40.000 en banlieue.

Cela forme une grande armée, une grande armée pacifique, parmi laquelle on peut aisément supposer qu'il y aura des blessés et peut-être des morts.

Il y en a, en effet.

⁂

Cent soixante-dix, l'an dernier, annonce la statistique. C'est un chiffre! C'est un chiffre qu'on serait tenté de chicaner, de discuter s'il ne fallait pas croire, d'autre part, à l'infaillibilité de la statistique, procédé de recherches scientifiques ou sociales.

C'est au moment *des termes* que les agressions contre les concierges sévissent spécialement.

Ouvrez un journal ou, si vous êtes journaliste, passez dans les commissariats à ces moments-là..

Vous y apprendrez que la concierge de tel immeuble a été ligotée et dévalisée dans sa loge; qu'on a suivi celle-ci qui allait porter l'argent du terme au gérant, qu'elle a été frappée et que le malfaiteur lui arracha son sac à main contenant tout l'argent des loyers; que telle autre, rentrant à l'improviste dans sa loge où opérait un bandit, a reçu, en pleine poitrine, un coup de poignard pour s'être opposée à la fuite du voleur.

Mais il n'y a pas qu'au moment du terme que la vie des concierges soit en danger. En tout temps elles doivent redouter les escrocs que les circonstances peuvent si facilement transformer en criminels : un voleur, pris sur le fait, devient si vite un assassin!..

La concierge a mille tours à déjouer. Il lui faut dépister le marchand de pommes de terre qui livre plusieurs hectogrammes de solanées; le monsieur qui demande à voir la bonne du 7e et dont l'intention profonde n'est que de cambrioler les chambres de domestiques pour y prendre les bijoux, les livrets de caisse d'épargne, les billets de banque un à un accumulés.

La concierge doit craindre ce livreur de grand magasin, cet employé de la Compagnie du gaz, tous les escrocs qui guettent le crédule gardien.

Elle doit même craindre les anciens locataires mécontents qui n'hésitent point à faire de fausses déclarations ou qui écriront des lettres anonymes — visiblement inspirées par la haine — afin de perdre leur ancienne concierge dans l'esprit du propriétaire ou du commissaire du quartier..

Il n'est pas de jour que des concierges ne soient sollicitées par des escrocs, presque pas de semaine qu'elles n'aient à redouter des attentats!..

On se rit d'elles! On plaisante sur le denier à Dieu, sur les pourboires, sur le cordon tiré à retardement.

⁂

Mais on ne tient pas assez compte de l'obscur et grand dévouement qu'il faut pour tenir une loge.

On néglige les assassins embusqués, en quête d'un sûr profit, contre des personnes dont l'activité, dont la défense sont exactement connus et qui sont, de ce fait, très vulnérables.

On oublie l'escarpe, en quête d'un mauvais coup, qui guette le moment où la concierge quittera sa loge, au moment du terme, pour nettoyer les escaliers et qui, surpris, abattra la malheureuse défendant la caisse de son propriétaire; on oublie l'escroc rageur ou nerveux qu'un geste criminel n'arrêtera point; on oublie que tous les ans, cent soixante-dix concierges tombent sous les coups de l'armée du crime..

Cent soixante-dix personnes! tuées ou blessées! Ce n'est pas une invention, ce n'est pas le fruit de l'imagination: c'est le résultat d'une statistique!...

⁂

Les concierges sont en butte à l'agression permanente.

Le crime de Saint-Ouen n'est, dans leur vie qu'un incident auquel ils ne s'arrêtent pas. Ils ont trop d'autres choses précises à craindre; ils doivent redouter bien d'autres attentats criminels. Ce n'est qu'une exception ce locataire qui, pour une porte fermée, tue follement le gardien de l'immeuble.

D'autres dangers — bien plus permanents — les guettent.

Ils ont accepté ce dur état. Soit!

Mais il ne faut pas que nous leur reprochions parfois leur nervosité; il ne faut pas leur en vouloir de s'être syndiqués et de revendiquer leurs droits qui est de vivre ailleurs que dans des taudis sans air, sans lumière et de ne compter que sur les pourboires pour subsister.

Il faut même que nous cessions d'avoir la mentalité de La Bridge et que nous considérions, de bonne foi, que la concierge est terriblement exposée aux mauvais coups des malandrins contre qui elle défend notre appartement, nos meubles, nos factures, au péril de sa vie...

⁂

Ainsi que je le lisais la semaine dernière dans *Détective* après l'avoir écrit dans l'Almanach de notre publication, les crimes contre les chauffeurs de taxis sont presque toujours le fait de jeunes gens, poussés par un besoin d'argent.

Presque toujours, disais-je, ils agissent sous l'influence d'une maîtresse; ils croient faire une « bonne affaire d'argent » et presque toujours ils se trompent.

L'arrestation de Rodolphe Fulle, 25 ans et de sa maîtresse, Léonie Scheibel, 20 ans, auteurs de l'assassinat du chauffeur Ulrich, arrestation magistralement opérée par le commissaire Bayard de la Sûreté générale, confirme notre thèse.

Rodolphe Fulle a tué *pour 26 francs !* C'est tout ce qu'Ulrich avait sur lui.

Répétons-le sans cesse: les attentats contre les chauffeurs de taxis ne sont jamais fructueux et toujours ils sont rapidement châtiés...

Cela, seulement, suffirait-il à décourager les jeunes voyous que nous aurions plus fait, en faveur des automobilistes, que les pouvoirs publics qui n'ont jusqu'à ce jour fait que répondre à des interpellateurs à la Chambre...

Marius LARIQUE.

l'ÉLECTRICITÉ

Pourquoi le traitement par l'électricité guérit:

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M. A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **l'apprendre immédiatement.**

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux *et de*
l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, *les*
Maladie des Voies Digestives *et du*
Système Musculaire et **Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Electricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

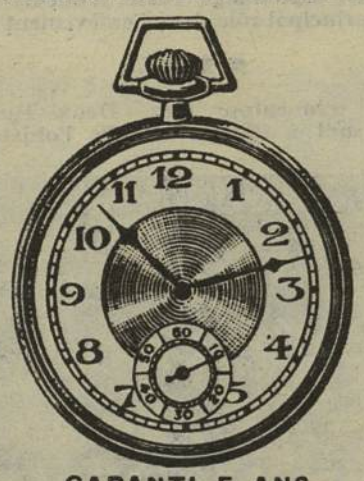
C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'envoie instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à Mr le Docteur **M. A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger : lettres 1.50, cartes 0.90

SANS PRÉCÉDENT

Pour 315 francs payables 20 francs par mois
(RIEN A PAYER D'AVANCE) ***Aussi beau, aussi brillant et plus solide qu'un chronomètre en or***



GARANTI 5 ANS

Le CHRONOMÈTRE "UTILIA"

Marque déposée
Fabrication française ayant obtenu partout
- les plus grands succès -

BOITIER
en **PLAQUÉ OR** Laminé
(métal cuirassé d'or, forme extra-plate)

Vous fera le MAITRE de l'HEURE et vous aurez à la fois

Un CHRONOMÈTRE de HAUTE PRÉCISION et UN BIJOU d'une élégance supérieure

Il y a des montres à **bon marché**, mais les réparations coûtent **très cher**. Une montre d'ailleurs n'a pas, ne peut pas avoir la **régularité** et la **précision mathématique** d'un chronomètre.

Le **CHRONOMÈTRE " UTILIA "**, de fabrication française supérieure, vous donne toutes les **garanties** voulues :

Garantie de SOLIDITÉ
Garantie de RÉGULARITÉ
Garantie de PRÉCISION
Véritable Spiral BREGUET

Son mouvement, avec échappement à ancre, double plateau, 15 rubis fins, levées visibles, balancier compensé, donne un réglage de haute précision, insensible aux variations de température et aux changements de position

Le " **CHRONOMÈTRE UTILIA** " **garanti 5 ans** est livré avec un Bulletin de marche et de réglage garantis.

D'une forme nouvelle, le boîtier du **Chronomètre " UTILIA "** est en **PLAQUÉ OR** laminé métal recouvert d'une cuirasse d'OR. Cadran stylisation moderne avec petit cadran de secondes.

L'OR vaut actuellement plus de 15 francs le gramme et son prix très élevé rend pratiquement inabordable l'acquisition d'une montre en or.

Le nouveau métal **PLAQUÉ OR** Laminé, qui possède toutes les qualités de l'OR : brillant inaltérable, solidité supérieure, a, sur l'OR, l'avantage de coûter beaucoup moins cher.

Le Boîtier de notre Chronomètre en **PLAQUÉ OR** Laminé réunit si exactement toutes les perfections de l'OR que seul un **technicien** peut reconnaître qu'il n'est pas en OR massif.

PRIME GRATUITE aux PREMIERS SOUSCRIPTEURS

Tout lecteur qui, **dans le délai d'un mois** nous enverra le bulletin de commande ci-dessous recevra en même temps que son CHRONOMÈTRE a **TITRE ENTIÈREMENT GRATUIT** une magnifique **CHAINE Gentleman** en plaqué OR fixe, inaltérable comme l'or, représentant une valeur commerciale de plus de **50** francs.

Bulletin de SOUSCRIPTION de faveur

Je soussigné déclare acheter un **CHRONOMÈTRE "UTILIA"**, Boitier **PLAQUÉ OR** Laminé, au prix de **315** francs que je paierai **20** francs par mois, le 1er de **25** francs (port et emballage compris). Paiement au comptant **295** francs. Les quittances seront majorées de **1** fr. pour frais d'encaissement. Cette souscription me donne droit à la Prime gratuite d'une **CHAINE** réservée aux premiers souscripteurs.

Nom et prénoms ..... Le 193
Rue ....., n° ..... Signature :
Ville ou localité .....
Département .....

Prière de découper ce Bulletin et de l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE, 15, rue d'Enghien

Envoi du SUPERBE CATALOGUE gratuit sur demande, **PARIS X**e

OMBRES SUR PARIS

Roman policier inédit de Pierre Mac Orlan

Il prit sa main gantée.

RÉSUMÉ DU FEUILLETON PRÉCÉDENT

La chanteuse Marie Chantal Fosseuse, du Soleil Noir, *l'antiquaire Eloi Mutter, le Bulgare Lucien Flahaut, critique d'art au* Cri des Cœurs, *le médecin Simon Saint-Thierry et l'ouvrier Louis Fraipont, qui ne se connaissent pas, ont été réunis par un message mystérieux à la buvette du* Bal des Papillons, *dont le patron, Noël le Caïd vient d'être assassiné. On les conduit au commissariat de Boulogne où le commissaire, après vérification d'identité, les relâche, gardant seulement à sa disposition le mécanicien Louis Fraipont qui habite en garni. Les quatre libérés lient connaissance... et Simon Saint-Thierry accompagne Marie Fosseuse place Pigalle, à Montmartre...*

CHAPITRE I *(suite)*

SIMON regarda Mlle Fosseuse bien en face. Il prit sa main gantée, qu'elle retira tout doucement mais sans mauvaise humeur.

— Ce soir ? fit Saint-Thierry... J'irai donc vous entendre ce soir... Ma présence vous fera-t-elle plaisir ?

Marie-Chantal Fosseuse sourit avec coquetterie : « Peut-être oui, peut-être non ».

— J'irai vous entendre, dit Saint-Thierry, et je voudrais déjà que la nuit soit venue.

— Allons... allons, fit Marie-Chantal.

Ils se turent pendant toute la durée du trajet.

— Voici la place Pigalle, dit Simon Saint-Thierry.

La jeune femme descendit de voiture et lui tendit la main.

— Ah mam'selle Fosseuse, mam'selle Fosseuse, fit l'amoureux en soupirant. Puis-je espérer que cette nuit, au *Soleil Noir*, vous viendrez vous asseoir un peu à côté de moi ?

— Pourquoi pas ! répondit Mlle Fosseuse en penchant la tête de côté, d'un petit air modeste.

CHAPITRE II

Un peu vexé de n'avoir pu séduire Marie-Chantal dont il avait jugé la conquête facile, Saint-Thierry, qui n'avait pas envie de dormir, erra sur le boulevard de Clichy en guettant un hasard heureux qui lui permettrait de se distraire dans un de ces établissements chauds et lumineux qui racolaient silencieusement tous les déchets d'une nuit de Paris, à l'aube.

Il ne connaissait personne à Paris. Il commençait à souffrir de cette solitude. Marie-Chantal, dont il avait espéré faire sa maîtresse le soir même qu'elle lui avait donné rendez-vous, ne l'avait présenté à personne au *Soleil Noir*.

— C'est une femme qui n'a pas de copains, pensa Saint-Thierry... C'est une femme discrète, sensible peut-être. Peut-être malade et capricieuse. Sa figure est plaisante. C'est tout à fait un visage du faubourg de Paris, un visage de Romainville ou des Lilas.... Oh pardon !

Tout en songeant, Saint-Thierry venait de se heurter à un homme qui sortait d'un petit bar. L'homme s'excusa également. Tous deux se regardèrent.

— Mais si j'ai bonne mémoire... n'étiez-vous pas ce matin à Auteuil...?

— C'est vrai, fit Saint-Thierry, je vous reconnais maintenant, vous êtes Monsieur Flahaut.

— Je suis Lucien Flahaut.

— Je m'appelle Saint-Thierry, et je suis bien content de vous voir. Etes-vous libre ? Dans ce cas, permettez-moi de vous offrir un petit déjeuner de trois heures du matin et une bouteille de vin.

— Je ne demande pas mieux, répondit Lucien Flahaut. Je me dirigeais vers un petit bar où se réunissent des amis, dans l'espoir de retrouver de jeunes reporters qui auraient pu me donner les derniers renseignements sur l'affaire. Voulez-vous m'accompagner ?

— Bien sûr, bien sûr, répondit Saint-Thierry, qui bégayait de joie devant cette aubaine inattendue.

— L'hiver sera rude, déclara Lucien Flahaut en regardant le ciel d'un air indifférent.

— Où allons-nous ? demanda Saint-Thierry.

— Tout à côté, dans un petit cabaret fréquenté par des copains, c'est près de la rue Lepic... au *Renard*. Nous nous réunissons là, en sortant des journaux. Rien que des bons copains, rien que des bonnes copines... Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

— Je suis médecin, dit Saint-Thierry, et pour me distraire j'écris un peu... J'ai publié des souvenirs de voyage dans une petite édition de luxe dont j'ai épuisé le tirage en cadeaux. Il doit m'en rester sept exemplaires. Je vous en donnerai un si cela peut vous faire plaisir... et puis vous me connaîtrez mieux... Croyez-vous, quelle affaire !

— Je dois écrire un papier sur ce sujet. Avez-vous lu les journaux du soir ?

— Un ou deux. Ils ne disent rien de bien intéressant...

— Les journaux du matin seront plus explicites, dit Flahaut... Tout à l'heure nous serons renseignés. Gaudet, qui est sur l'affaire pour une agence, nous donnera des tuyaux... Mois, je ne peux qu'écrire un article de tête sur ce sujet, et passer la main à un confrère plus jeune.

Ils atteignirent le *Renard* dont la devanture luisait doucement.

— C'est là, j'entre le premier, dit Flahaut.

Toutes les tables étaient occupées. Devant le comptoir, des hommes et des femmes se pressaient devant une gitane vêtue de rose et d'azur, qui, un enfant sur le bras, lisait la destinée de chacun dans les mains qu'on lui tendait.

Flahaut poussa doucement la gitane qui lui barrait le passage, et Saint-Thierry, souriant, murmura d'une voie doucereuse : « Culebra ».

La gitane se recula vers la porte. Elle tendit ses mains avec deux doigts écartés dans la direction de celui qui jetait le mauvais sort. Elle criait : « Lagarto, Lagarto ! ».

Les filles regardèrent Saint-Thierry avec surprise. Celui-ci, qui jouissait de son petit succès, s'assit sur la banquette du fond, devant une table vide. Flahaut vint le rejoindre, après avoir serré quelques mains. Son visage était épanoui.

— Que lui avez-vous donc dit?

— Pas grand'chose, répondit Saint-Thierry. Pour embêter une gitane, il suffit de prononcer devant elle le nom d'un serpent. Alors, elle conjure le sort en criant : « Lagarto!... » C'est le nom du petit lézard qui, sans doute, conjure la mauvaise fortune. Nous allons manger quelque chose, hein. Vous êtes mon invité. C'est tout à fait sympathique, ce petit coin.

Cependant que le garçon prenait la commande et dressait le couvert, Flahaut s'intéressa à l'existence de son nouvel ami.

— J'ai déjà vécu à Paris, dit Saint-Thierry. Je suis né à Barcelone. Mes parents étaient français. Ils tenaient là-bas un commerce de librairie. Je suis revenu en France à l'âge de sept ans. J'ai fait toutes mes études au collège de Meaux et j'ai préparé ma médecine à Paris. Pendant la guerre, je fus médecin auxiliaire dans un régiment d'infanterie coloniale. J'ai été blessé en 17. J'ai maintenant trente-cinq ans.

— On ne le dirait pas.

— Non... je le sais. Tout le monde me donne vingt-cinq à vingt-huit ans. En 1919, je suis parti pour l'Argentine. J'y suis resté un an. J'espérais faire fortune. Je me suis grossièrement trompé. Alors, j'ai essayé de pratiquer la médecine à Paris jusqu'en 1927. Cela ne m'a pas réussi non plus. Je suis revenu à Barcelone où j'ai gagné quelques sous en trafiquant pour le Maroc. Enfin, je suis revenu à Paris pour essayer de faire du journalisme. Je parle l'espagnol et un peu l'allemand. J'espère trouver un emploi de reporter. Faire de longs voyages me plairait !

— Bien entendu, dit Flahaut. Ça peut se trouver, mais ça n'est pas très commode. Avez-vous des relations ?

— Je ne connais personne, dit Saint-Thierry.

— Après tout, cela vaut peut-être mieux, répondit Flahaut. Il vaut mieux ne connaître personne que de connaître beaucoup de monde mais insuffisamment. Avez-vous déjà écrit ?

— Un petit volume d'impressions de voyage. Une centaine de pages. C'est l'ouvrage dont je vous parlais tout à l'heure.

— Vous me plaisez bien, dit Flahaut. Vous ne me paraissez pas bluffeur. Quant à moi, vous me connaissez. Je suis né à Heyst, en Flandre occidentale. J'ai quarante-cinq ans. En 1907, je servais à la légion étrangère. Je ne regrette rien. Je suis revenu faire la guerre dans l'armée belge. En 1916, j'ai été blessé. En 1917, on m'a réformé. Je suis devenu correspondant de guerre pour un grand journal du soir. Quel film !

— Le mien non plus n'est pas mal, dit Saint-Thierry, en préparant l'huître qu'il allait avaler. Et quel hasard que celui qui a permis à nos deux pistes de se rencontrer !

— C'est en effet une drôle d'histoire... voici justement Gaudet... Il doit savoir quelque chose... si... si la police a trouvé quelque chose. A mon sens, l'affaire est encore mal partie pour elle. Quand l'imagination se mêle à ces sortes d'aventures, la police me semble bien impuissante... Gaudet !

Gaudet, qui était un grand jeune homme maigre, aux cheveux noirs bien plaqués sur le crâne, esquissa un heureux sourire en apercevant Flahaut. Il vint s'asseoir à sa table et commanda tout de suite « quelque chose pour la gorge ».

— Je te présente mon ami, le docteur Saint-Thierry. Il se trouvait avec nous au Bal des Papillons, convoqué lui aussi par le fameux X... de la légende. As-tu du nouveau ?

— Non. On cite vos noms dans les journaux qui viennent de sortir. Les voilà. Je suis chargé de l'enquête par un journal. J'ai passé toute la journée et une partie de la nuit avenue de Versailles. J'ai naturellement essayé de faire parler les voisins, les clients de la boîte. Il y en a de rigolos, entre autres une petite poule que l'on appelle : Calamité Zozo; c'est une Martiniquaise, une ancienne bonniche devenue courtisane par vocation. Ses meilleurs copains et copines la considèrent comme un vrai fumier. C'est pourquoi on l'a coffrée dès le début, par principe plus que par conviction. Cette poule ne sait rien de toute cette histoire qui n'est pas un crime crapuleux du genre vulgaire. J'ai appris, par contre, des choses plus instructives sur la personnalité du vieux taulier : Noël-le-Caïd. Ah! celui-là, c'est un pur. Il était, paraît-il, plusieurs fois millionnaire. Mais tout son fric n'a pas été fauché. On pense avec certitude que le vol a été le mobile du crime, et que l'assassin ou les assassins ne sont pas partis les mains vides. Quant au père Noël-le-Caïd, c'était un individu assez curieux. Toute sa fortune était dans sa chambre. L'armoire a été fracturée, de même qu'un petit secrétaire. L'assassin a tout fouillé, une vieille malle, un coffre de matelot du dix-huitième siècle. Il n'a pas regardé dans l'intérieur des deux mandoles anciennes qui étaient littéralemet bourrées de billets de banque. Le père Caïd a été tué à coups de couteau; trois dans la région du cœur et, pour finir, il a été saigné à la carotide.

— Quelle boucherie, murmra Saint-Thierry en haussant les épaules.

— A-t-on relevé des empreintes digitales ou d'autres traces ? demanda Flahaut.

— Je n'ai pas entendu parler de ça. La police d'ailleurs est assez silencieuse. Elle prend le vent... On va faire des rafles sur les quais et dans toutes les boîtes de Javel. Les uns pensent que l'assassin est un Kabyle ou un Chinois, et les autres pensent que c'est un affranchi du quartier. La présence d'une femme semble mêlée à cette histoire. Le garçon, qui ne peut être mis en cause, se souvient qu'une jeune femme assez élégante, une femme qu'il ne connaissait pas, est venue prendre une consommation la veille de l'assassinat. La présence de cette inconnue venant boire au Bal des Papillons, à une heure où il n'y avait personne, n'a pas été sans le troubler. Nous en sommes là, sauf imprévu.

— Moi, je l'ai connu, le père Caïd, dit une jeune voisine qui attendait la chance devant un verre vide. J'ai bien des fois dansé au Bal des Papillons quand j'habitais le quartier. Pour moi, le vieux était légèrement cinglé. Il avait commandé un bateau à vapeur qui transportait des forçats en Amérique ou ailleurs, je ne sais pas, car j'ai toujours évité de me faire des relations dans le milieu. Il courait après les femmes. Mais c'était dur de les lui faire lâcher. Il avait de la glu aux pattes. Ou alors, c'est son fric qui n'aimait pas les voyages. Ça ne m'étonne pas ce que vous racontez au sujet de ses millions. Ce qui ne m'étonne pas non plus, c'est que des malfaisants qui connaissaient sa fortune, comme tout le monde, quoi, aient décidé de faire le coup.

— Cette enfant, dit Gaudet, me paraît pleine de bon sens. Buvons... Voulez-vous accepter quelque chose ?

— Oui, ce sera un bock et un sandwich...

— Qu'on apporte du vin pour nous, dit Flahaut. Tiens, Simon, tu me goûteras ce Vouvray. Tu sais, Gaudet, hein, le petit qui est là, c'est un as, tu entends. C'est un ancien gaucho, un type dans mon genre... Dis à Gaudet qu'il n'y a pas que des ballots au bout du quai, quand ce quai appartient aux Messageries Maritimes ou à la Compagnie Transatlantique... Hein, Simon, nous connaissons cela, nous autres... voyageurs de quatrième classe. Tiens, Gaudet, bois du Vouvray, mon petit détective à basse fréquence... pardon, je voulais dire à basses fréquentations.

— Qui a parlé de gaucho? dit quelqu'un. Il se leva du milieu d'un groupe. C'était un grand type basané, coiffé d'un large feutre beige de cow-boy.

— Ici, c'est ici, cria Flahaut.

— Il y a des gauchos ici ? demanda l'homme.

— « Des », je n'ai pas dit « des », répondit Flahaut. En voici un à ma droite, c'est Monsieur.

Saint-Thierry, qui commençait à sentir les premiers vertiges de l'ivresse, se leva pour sourire. Mais ses yeux ne voyaient plus.

— Parfaitement, dit-il, la langue un peu lourde. Gaucho... J'arrive de Barcelone.

— Alors, c'est sur les ramblas ou dans la rue del Arche del Theatro que tu soignais la vacca...

Saint-Thierry ne savait plus s'il devait rire ou se fâcher. Il craignit la bagarre. Flahaut invitait, d'ailleurs, l'homme basané à prendre un verre. Son offre fut acceptée.

— Mon ami est un peu fatigué, dit-il, en clignant de l'œil.

— Je vois, fit le copain, mais pour ce qui est du Gaucho, votre ami va un peu fort... parce que, vous savez, un gaucho... moi je suis un gaucho... tenez, Pedralbez peut vous le dire... Pedralbez ! hé goret... dis voir un peu, toi, tu le sais bien, qu'est-ce que je suis, hein, Pedralbez, dis-le...

— Hé quoi, grogna Pedralbez, un petit homme qui ressemblait à un valet de chambre... Laisse-moi, je cause avec Madame.

Mais l'ivrogne tenait à son témoignage. Il renversa un verre plein sur le pantalon de Saint-Thierry.

— Ah vacca ! Tu le sais bien pourtant ce que je suis... dis-le à ces Messieurs qui veulent me mettre en boîte... Dis-le, Pedralbez, que je suis un vrai gaucho.

— Je ne sais pas si tu es un vrai gaucho, fit Pedralbez, mais je sais que tu es un veau, que tu me cours et que tu es plein comme tous les soirs. Ta mère ne te laissera plus sortir.

— Vacca ! fit le gaucho, en s'écroulant sur la table, les bras allongés.

Sa chute ayant ému le garçon, Pedralbez, tant bien que mal, aida le gaucho à enfiler les manches de son pardessus. La besogne n'était pas facile et prit quelque temps. Le gaucho, qui paraissait désormais un corps sans os, ne cessait de geindre... « Alors, dis-le, Pedralbez... dis, Pedralbez ! ». Pedralbez lui passa un cache-nez autour du cou avec une délicatesse d'étrangleur. La patronne les poussa l'un et l'autre.

Saint-Thierry, Flahaut et Gaudet ne parlaient plus. Le sommeil les terrassait

— Il faut s'en aller, dit Gaudet.

— Une voiture, fit Saint-Thierry...

Il fouilla dans toutes ses poches pour trouver son mouchoir. Des pièces de monnaie roulèrent sur le sol.

— Laissez-moi payer... Ça... fait comb... bien? bégayait-il.

(A suivre)

Saint-Thierry et Flahaut entrèrent au bar du « Renard ».

(Illustrations de Germaine Krull.)

On commence à fréquenter les petits bars...

Nos lecteurs n'ont pas oublié le passionnant voyage qu'ils firent, sous la conduite d'Henri Drouin, Au pays de l'Amour vénal. *Notre collaborateur leur a montré la Vénus des carrefours dans l'ordinaire de sa vie publique et dans ses rapports avec la société. Mais l'être humain, — cet être fût-il une fille en carte, — n'est pas fait pour vivre seul. Le cœur, fût-il plus piétiné, plus flétri qu'un trottoir de grande ville, a des aspirations et des raisons que la raison ne connaît point. Les prostituées sont, comme les autres femmes, mues par le besoin d'aimer, de servir, d'être la femme d'un homme, son épouse et son esclave. Cet instinct, qui survit à toutes les dégradations, prend chez la prostituée des aspects inattendus. Des amours si spéciales valaient qu'on les étudiât et qu'on essayât de jeter sur « ces images cachées » un regard sans préjugé comme sans complaisance.*

I. — Comment on devient « un homme »

Dans la jungle parisienne s'agite, grouille, aime, se « défend », tue et meurt un peuple d'hommes et de femmes dont la vie mystérieuse est régie par des lois aussi inflexibles que les lois de la jungle indienne. Ces êtres, en qui réside tout le mystère de Paris, exercent sur l'imagination bourgeoise un attrait, vertigineux comme un gouffre...

D'Eugène Süe à Francis Carco, les romanciers n'ont jamais cessé d'exploiter cet inépuisable filon, et pourtant il règne encore, sur la vie « du peuple de l'abîme », mille préjugés nés de l'ignorance et d'une conception romantique.

Sans doute, depuis que la prostituée est devenue la paria qu'elle est encore, existe-t-il des hommes qui se sont donné pour rôle de la soutenir et de la défendre.

Jadis, dans la société antique, la prostitution ne notant point d'infamie celles qui s'y livraient, l'hétaïre n'avait nul besoin d'être défendue, mais le mépris dont des siècles de catholicisme ont entaché la luxure a placé celles dont la profession est de servir d'exutoire aux vices de l'homme, au ban de la société.

Par une réaction toute naturelle, ces bannies ont dû se créer un monde à elles, monde où elles ont, vaille que vaille, reconstitué les éléments sans lesquels aucun être humain ne pourrait supporter longtemps le poids de l'existence. C'est pourquoi, depuis des siècles qu'il existe des femmes faibles et naïves, il s'est trouvé des hommes astucieux et sans scrupule pour leur servir de « soutien ».

Le mot « maquereau », par lequel on désigne le protecteur un peu spécial de ce genre d'opprimées, apparaît dans *Le Roman de la Rose*, vieux poème français du XIIIe siècle.

Dès 1240, ce mot expressif possédait déjà son actuelle signification. Il est à noter, cependant, qu'il tend à tomber en désuétude. Dans le milieu, on ne l'emploie plus guère que sous la forme abréviative de « mac » et on le remplace de plus en plus par le mot « barbeau », considéré sans doute comme plus distingué, encore que tout aussi aquatique.

Comment devient-on « barbeau » ?

De la même façon, sans doute, que l'on devient prostituée, c'est-à-dire en vertu d'une manière de prédestination qui permet de considérer les choses de l'amour sous un angle très particulier. Si je ne craignais pas de paraître trop paradoxal, je dirais que le « barbeau » est un pur idéaliste. Lui seul, en effet, établit une discrimination absolue entre l'amour et la chair. Il a su faire litière de tout sentiment de jalousie à l'égard du peuple anonyme des clients de sa « femme ». Pour lui, ceux-là qui prennent d'elle un plaisir non partagé sont rigoureusement comme s'ils n'étaient point. Et son « idée » est légitime car, en fait, il en est très exactement ainsi. Le « barbeau », le vrai de vrai, sait fort bien que la prostituée ne peut voir, dans le commerce de ses charmes, autre chose qu'un commerce ; il ne lui viendrait pas davantage à l'idée d'être jaloux de son travail, qu'il ne viendrait à l'idée d'un honnête commerçant de prendre ombrage du sourire mercantile que son épouse adresse aux chalands.

Maintenant, que l'on trouve ignoble que des hommes puissent admettre de vivre en ne rien faisant, de la vente de leur femme, cela est un point de vue très occidental. Sous d'autres latitudes et au fur et à mesure qu'on se rapproche du soleil, on voit des hommes, parfaitement honorables aux yeux de la morale locale, se contenter d'égrener du matin au soir un chapelet d'ambre et de siroter de minuscules tasses de café en fumant des cigarettes de tabac blond, pendant que leur légitime épouse trime pour nourrir une pouilleuse marmaille. C'est donc affaire de latitude et de religion. D'autre part, il ne faut pas oublier que si le travail manuel apparaît au « barbeau » aussi déshonorant qu'à l'oriental, ces « messieurs du milieu » ne sont pas sans occupations. S'ils ne travaillent pas au sens bourgeois du mot, du moins ils « s'occupent », nous verrons plus tard à quoi. Mais cela suffit pour faire comprendre que la « mentalité » du milieu est assez particulière pour nécessiter une manière de prédestination.

De même que la mentalité prostituée se rencontre un peu dans tous les milieux sociaux, la mentalité souteneur n'est pas l'apanage exclusif des classes dites inférieures. Il est dans tous les mondes des hommes qui préfèrent au bien-être conquis de haute lutte celui qui vient de lui-même s'offrir sous les auspices d'une femme qu'ils ont une fois pour toutes acquise, soit par droit de conquête, soit par des voies plus légales.

Mais nous ne nous occuperons ici que d'une variété de « barbeaux », les « barbeaux » hors la Loi, les « affranchis ». Ceux-là, il faut bien le dire, pour entrer dans la carrière, n'ont eu à quitter qu'un nombre assez restreint de préjugés et à briser de bien minces liens sociaux.

Un jeune homme à peine pubère, apprenti dans quelque atelier des faubourgs, commence, entraîné par les copains, à fréquenter les bals musettes. Les bals musettes sont, avec les grands magasins, les deux principaux agents recruteurs de la prostitution. C'est dans un « musette » que le môme Dédé, de Ménilmuche, grisé par les accords canailles de la Java classique, sera, pour ses beaux yeux, son teint pâle et ses cheveux frisés, remarqué par quelque sirène de la rue de Lappe, à un « sigue » la passe.

Un soir, aguiché par cette Putiphar du trottoir, il la suivra dans l'hôtel borgne où elle a ses habitudes.

Par elle, il aura la révélation de l'amour physique, et cette initiation, dans laquelle la fille jouera franc jeu, lui ôtera à tout jamais le peu de mépris qu'il pouvait avoir à l'encontre des femmes publiques.

Puis, quand sonnera le quart d'heure de Rabelais (qui d'ailleurs, en ces sortes de transactions commerciales, doit précéder la consommation), lorsque, timidement, il sortira le billet qu'il a soustrait à l'âpreté de sa famille, la fille, en un geste de pudeur indignée, repoussera le petit cadeau, qu'elle sait d'ordinaire exiger du client vulgaire. Comment voulez-vous que ce gamin, qui sans doute n'a connu pour toutes caresses que les taloches d'une marâtre, et pour toute générosité que l'obligation de rendre chaque quinzaine l'intégralité de sa paie, ne soit pas ébloui, séduit, submergé par les caresses expertes d'une fille amoureuse, par la générosité d'une femme qui refuse son argent ? Le voilà sur la pente savonneuse. En le quittant, sa conquête lui a dit : « Autant que tu voudras, mon petit loup ». Il n'ose trop abuser d'abord, mais elle le relance, et, à la troisième rencontre, noue autour de son cou le cache-col qui lui fait depuis si longtemps envie ; à la quatrième, elle enfonce dans le nœud de sa cravate une épingle ornée d'une perle japonaise, non sans lui réclamer le sou troué qui empêche que l'amitié ne soit coupée. Enfin, une belle nuit, éreinté par le bal et l'amour, Dédé ne peut s'arracher au lit ni aux bras de la fille ; il découche, arrive si tard à l'atelier, répond si grossièrement au contremaître, que celui-ci le renvoie. A qui donc ira-t-il conter sa mésaventure ? Pas à sa famille, certes; il sait trop quelles récriminations l'accueilleraient et quelles taloches ; mais à celle qui, déjà, lui fut si douce et qu'il sent prête à toutes les complaisances.

Le soir même, ils sont en ménage, et les bars de la Chapelle comptent un affranchi de plus.

Cette porte d'entrée dans le « milieu » est si fréquentée, que les filles ont donné un nom au genre de conquête par quoi elles acquièrent un « homme », et cela s'appelle, « le faire à sa pogne ».

...que les muscles peuvent servir à autre chose qu'à manier la lime ou le rabot...

D'autres fois, c'est la route inverse qui est choisie par le candidat « barbeau ».

Le beau garçon qui sent rouler sous les manches de sa veste des biceps impressionnants, s'aperçoit un jour, en fréquentant les amateurs de belotte et de farniente de son quartier, que ses muscles pourraient lui servir à autre chose qu'à manier la lime ou le rabot. Conseillé par l'exemple et la jactance de ses nouveaux amis, il choisit parmi les prêtresses de Vénus en disponibilité, une « môme » bien balancée et pas trop affranchie, encore dont il se fait, d'autorité, le protecteur.

Celui-là, dès l'abord, se montre un homme : c'est lui qui choisit la femme et « la fait à sa pogne ».

Enfin, et c'est là le cas le plus curieux, le mâle et la femelle entrent ensemble dans la carrière de l'amour vénal.

Ils ont bien 38 ans à eux deux. Lui travaille dans quelque usine ; elle, manutentionnaire ou petite main, est une de ces Parigottes que le monde entier nous envie. Ils forment le couple classique. Les dimanches d'été, les bords de la Marne voient leurs ébats ; les soirs d'hiver, l'ombre propice des cinémas protège leurs baisers furtifs. Leur amour est pour eux le seul rayon de soleil

qui éclaire la sombre vie des faubourgs. Cela dure quelques mois. Malheureusement, chacun des deux, bien qu'il gagne un peu d'argent, n'est pas plus riche qu'au temps, où, « Poulbot » classiques, ils pataugeaient dans les ruisseaux de la rue des Pyrénées. Ne faut-il pas, chaque samedi, rapporter la paie à la maison, quand les étalages rutilants des bijoutiers et des « confections » de la rue du Faubourg-du-Temple sont si tentants!

La fillette, un jour, écoute les fallacieuses avances du maigre pâtissier d'en face ou de l'apoplectique crémier du coin. Un vilain moment est bien vite passé; elle en a trop vu et trop entendu déjà pour attacher une grande importance à un acte où elle ne trouve que dégoût. N'a-t-elle pas, pour quelques minutes de complaisance, gagné de quoi s'offrir la fameuse boîte à poudre qu'elle guette depuis des mois, ou le pull-over vers lequel elle louche, quatre fois par jour, en allant à l'atelier et en en revenant ?

Le garçon, lui, n'a rien su de cette première aventure, mais la petite, toujours plus amoureuse, devient si gourmande de sa présence, qu'elle le fit, un jour, manquer l'atelier. C'est le renvoi. Ce sont les larmes sur la maigre poitrine de l'adolescente. Alors celle-ci, affolée de voir pleurer son « homme », lâche le paquet : « T'en fais-pas,

puis les musettes... où l'on se grise des accords canailles de la Java...

...et l'on s'aperçoit un jour, au contact des amateurs de belotte et de farniente...

laisse-les tous tomber. Repose-toi un peu, je me débrouillerai pour deux ! » Il a trop envie de suivre le conseil pour se le faire répéter deux fois. Que voulez-vous qu'un garçon, désœuvré, errant de bar en bar, fasse, si ce n'est achever de jeter sa gourme parachever son affranchissement ?

Pendant quelque temps, ce n'est, si l'on peut dire, que demi-mal, le pâtissier ou le crémier suffisant à alimenter la bourse commune. Mais un beau jour, ces honorables patentés apprennent à quoi et à qui sert leur munificence. Le Pactole cesse tout à coup de couler. Il faut bien que la jeune commerçante demande à des clients, aussi nombreux que possible, les ressources auxquelles suffisait jusque-là un unique commanditaire. Mais à ce jeu, on ne tarde pas à rencontrer la fatalité, sous la forme inesthétique, mais implacable, d'un agent des mœurs. C'est le Poste, Saint-Lazare, la carte.

Le cycle est terminé : la jeune fille est sacrée prostituée et son petit ami est devenu barbeau.

* * *

Les moins de 20 ans ne manquent pas de sourire lorsqu'ils nous entendent regretter la douceur de vivre des années qui précédèrent immédiatement la grande tourmente, et pourtant, il n'est pas douteux que bien des façons de voir et de sentir ont été radicalement changées par la guerre.

Chose étrange, le « milieu » est certainement le groupe social — si l'on peut ainsi appeler une agglomération de hors-les-lois sociales, qui a le plus souffert de l'affaissement général de la moralité. Il n'y a pas là le moindre paradoxe. Le « milieu » d'avant-guerre était régi par des règles d'autant plus inflexibles qu'elles s'adressaient à des gens « sans aveu ». Lorsqu'un groupe d'individus se place délibérément hors des préjugés communs, sa cohésion, son homogénéité, son existence même, dépendent de contraintes spéciales et de nécessités vitales, souvent plus impérieuses que les banales contraintes bourgeoises.

Or, si vous interrogez les anciens « du milieu », tous seront unanimes à déplorer un fléchissement, un laisser-aller général des nouvelles couches. Quelques exemples feront mieux comprendre cet abaissement de niveau moral des « hommes du milieu ». (Qu'il soit entendu, une fois pour toutes, que lorsque nous prononcerons, au cours de ces articles, les mots honneur, moralité, conscience, nous le ferons en nous plaçant, autant que possible, au point de vue de l'honneur, de la morale et de la conscience « du milieu », lesquels, pour être remplis de particularités curieuses, n'en correspondent pas moins à des façons d'être et de sentir analogues à celles des milieux dits sociaux.)

Donc, jadis, au temps fabuleux de l'avant-guerre, la femme étant considérée comme la propriété imprescriptible de son homme, tout un ensemble de règles fixait les rapports des « conjoints » entre eux et vis-à-vis des autres membres du milieu.

Dans le cas, forcément fréquent, où le « barbeau », soit qu'il « tombât comme mac », soit qu'il eût maille à partir avec la police pour quelque grivèlerie, voire quelque assassinat, se trouvait « dans le ballon » (Santé, Fresne, Poissy ou pire), la loi voulait que toutes ses relations se cotisassent pour aider l'homme, d'abord dans son procès, ensuite pour lui adoucir les rigueurs de la prison. Cette règle, bien qu'observée avec moins de rigueur qu'autrefois, n'est pas entièrement tombée en désuétude. Mais, là où le fléchissement de mœurs apparaît le plus crûment, c'est dans un fait analogue au suivant, pris entre mille :

Emile, mari légitime de Gaby, vit, à l'abri des lois, de la demi-prostitution de son épouse ; entendons, par demi-prostitution, le fait qu'un seul commanditaire assure l'aisance du ménage. Mais un mari légitime et un entreteneur ne suffisent pas au tempérament incendiaire de Gaby. Elle se permet, de-ci, de-là, quelques « cachets ». Le mari, longtemps confiant, s'aperçoit un jour que sa femme le trompe avec son ami le plus intime. Il y a beau temps que les duels « à la loyale » ont disparu. Guetté, un soir, au sortir des étreintes adultères, l'ami félon est abattu d'un coup de révolver. Le mari vengé « écope » seulement cinq ans de « ballon », eu égard à la virginité antérieure de son casier judiciaire et au caractère peu recommandable de sa victime.

Que voulez-vous que fît Gaby ? Elle se remet en ménage avec un gars « du milieu ».

Jusqu'ici, tout est régulier. Mais voici qu'apparaît l'immoralité actuelle de ces Messieurs. La règle la plus élémentaire du jeu exigeait que le nouveau propriétaire de Gaby pourvût largement à tous les besoins de son prédécesseur. Or, après quelques subsides parcimonieux, il le laisse cyniquement tomber.

Il est peu probable qu'à sa libération Emile puisse, comme la chose n'eût pas manqué de se faire jadis, se présenter à son successeur afin de fair valoir ses droits sur Gaby.

Les anciens ne manquent pas de juger très sévèrement des mœurs ainsi relâchées. Ce relâchement, ils en reportent la responsabilité tout autant sur la femme que sur l'homme.

Il n'y a plus de femmes sérieuses, disent-ils. Autrefois, la conquête d'une femme et son dressage exigeaient une patience et un savoir-faire qui n'étaient pas donnés à tout le monde. Il fallait la conquérir par mille attentions, lui inculquer progressivement les bons principes. Aujourd'hui, il en est tout autrement ; conséquence inattendue des campagnes émancipatrices du sexe faible, la femme de noce manifeste un goût fâcheux pour l'indépendance. D'autre part, la vie d'après-guerre est trop dure, et un homme coûte trop cher à nourrir et à entretenir.

Beaucoup de femmes n'ont plus d'homme attitré; elles préfèrent, les jours de vague à l'âme, se payer le « cachet » d'un « costaud », ou alors avoir un ami qui gagne sa vie, parfois fort honorablement, dans quelque commerce patenté, et souvent ignore la vraie profession de son amie.

Cependant, sous la forte pression de quelques survivants d'avant-guerre, les bonnes traditions se perpétuent ici et là. Les champions mâles du macrautage traditionnel se recrutent, pour la plupart, parmi les fortes races de notre rivage méditerranéen, en qui survit l'antique préexcellence du mâle.

Un drame relativement récent nous fournira l'exemple de cette survivance des bonnes traditions.

Lui, s'appelait La Frite. Elle, n'avait même plus de nom. Ils étaient partis jadis, à la conquête de la cité grouillante et fameuse qu'arrose la Tamise. Elle, n'étant pas assez bien pour réussir dans Piccadilly, n'avait pas tardé à échouer à Whitechapel. Mais, comme elle était travailleuse et lui, économe, ils avaient pu, en dix ans de dur labeur et de privations, économiser 150 sacs (150.000 fr.). Puis, ils étaient rentrés au Belleville natal et avaient pu, par une suite de hasards heureux, acquérir le musette de leur rêve. Ce musette rutilant de cristaux et de cuivres dont le mirage, brillant à travers les brouillards londoniens, avait si longtemps soutenu leur courage.

La Frite put déployer là ses qualités de bon garçon et de bon commerçant ; cependant que sa femme, trônant derrière la caisse, put savourer, des nuits durant, la volupté d'être assise au chaud et n'avoir plus à vendre que son sourire.

Les affaires prospéraient, mais, hélas ! La Frite avait un défaut : il buvait, et lorsqu'il avait bu, il oubliait tout son sérieux. On le connaissait dans le milieu, et cela ne tirait guère à conséquence. Mais un jour, il s'attaqua à une nouvelle qui s'était aventurée au musette avec un Monsieur d'un certain âge, lequel, arguant de sa qualité de beau-père, prit la défense de la petite. On intervint de part et d'autre et, après quelques injures, sans grande importance, La Frite voulut bien se calmer.

La fille et son protecteur s'en furent. Mais, une heure après, un homme se présenta, qui demandait « le patron ». Celui-ci, vaguement inquiet, suivit cependant l'intrus dans la rue. La Frite n'était pas né d'hier. Il vit bien que l'homme maintenait obstinément sa main droite dans la poche de son veston. Il en fit autant, prêt à toute éventualité.

Quand tous deux furent sur le trottoir, avant qu'une seule parole ait eu le temps d'être échangée, deux claquements secs, deux éclairs : La Frite et l'homme tombaient.

Telle fut l'inglorieuse mort d'un vrai de vrai, qui avait su soutenir 20 ans la lutte selon les justes lois de la Jungle et qui mourut pour les avoir, une seule fois, transgressées.

(A suivre) **Henri DROUIN.**

...on se fait alors, d'autorité, le protecteur de quelque prêtresse de Vénus en disponibilité.

PETITES CAUSES

Leppik, un Letton qui avait vendu sa femme 2100 francs, a eté condamne à un mois de prison pour menaces de mort à l'acheteur. A ses côtés, l'un de ses défenseurs, Me Jacques Mourier.

Un cordonnier septuagénaire et irascible, le père "Piclet" qui avait frappé d'un coup de couteau mortel un voisin, M. Louis Carré, a été condamné à trois ans de prison.

L'homme qui vendit sa femme

MIKKAEL LEPPIK, émigré russe, est ouvrier ajusteur. C'est un homme chétif, courageux, ne délaissant l'atelier que pour l'hôpital...

En mars 1929, Mikkaël eut l'idée baroque d'aller faire fortune en Amérique; mais, il n'avait pas d'argent... Alors, pour subvenir aux frais du voyage, il résolut de vendre Irma.

Irma, c'est sa femme, Une femme de poids, une Slave solide, qui pèse bien ses 80 kilos.

Trouver un acquéreur, ne fut pas difficile : un bon ami, Alexandre Michk, était déjà sur les rangs ; et avant même que d'en devenir légitime propriétaire, par un contrat sous-seing privé en bonne et due forme, il avait pris quelques acomptes.

Le marché fut conclu : pour 2.101 francs, remis en trois versements, (2.000 francs pour le voyage, 100 francs pour le costume, 1 franc pour le métro), Irma passa du patrimoine de Mikkaël dans celui d'Alexandre...

Et Leppik s'éloigna du domicile conjugal, boulevard Jean-Jaurès, à Clichy, après avoir béni le couple...

Mais, il voulut obtenir un supplément ; et, renonçant au voyage d'Amérique, il vint, tous les jours, faire des scènes... Il ne se contenta pas de faire des scènes, il écrivit des lettres menaçantes : « Je te ferai mourir lentement, dans d'atroces souffrances. »

Et, cependant, Leppik avait signé, le 23 mars, un engagement formel : « ... Moi, Mikkaël Leppik, je donne ma parole d'honneur que je n'ai plus aucun droit sur Irma Ivanoff, ni à présent, ni dans le futur...»

Le 4 janvier, Mikkaël revint à la charge : Alexandre Michk lui administra une rude raclée...

Les deux hommes ont comparu, la semaine dernière devant la 13e chambre du tribunal correctionnel de la Seine.

Les débats furent une vaste rigolade... Le président Audièvre s'enquit du ton le plus grave des modalités du contrat de vente...

La bonne grosse Irma, traînée à la barre par l'huissier-audiencier, ne voulait pas « avoir été vendue ». Mais, toutes les pièces du dossier établissaient la réalité du marché.

« Qu'importe — soutinrent les défenseurs de Leppik, Mes René Fayssat et Jacques Mourier — le prix n'a rien à voir à l'affaire... notre client n'est pas poursuivi pour avoir vendu trop cher son épouse... Il ne s'agit pas d'un procès en spéculation illicite...

« Au surplus, aucun texte de loi n'interdit à un mari de vendre sa femme. »

La salle manifestait sa joie : le tribunal, au milieu des rires, infligea à Leppik, le vendeur, pour ses menaces, un mois de prison, et à Michk, l'acquéreur, pour ses brutalités, cent francs d'amende.

.....

Qui a commencé ?

On parle, au Palais, du prochain procès qui mettra aux prises le petit-neveu de M. Emile Loubet, l'ancien président de la République et les époux Siriex, ses concierges...

M. André-Alexis-Albert Loubet, jeune étudiant ès-sciences, qui habite à Paris, 234, boulevard Voltaire, vient, en effet, de remettre au doyen des juges d'instruction une plainte longuement motivée contre M. et Mme Siriex.

Voici l'exposé des griefs :

« Le samedi 25 janvier, à huit heures et demie du soir, M. et Mme Siriex, concierges, montèrent à l'étage de M. Loubet et injurièrent celui-ci... puis, ils enfoncèrent la porte... Mme Siriex, franchissant alors le vestibule entra dans la première pièce de l'appartement, accompagnée de sa belle-fille et suivie de M. Siriex... Ils s'avancèrent en ricanant vers M. Loubet qui, saisissant une canne, fit reculer ses agresseurs... Ceux-ci se ruèrent sur lui : M. Siriex le saisit à la gorge ; M. Loubet ne put le repousser qu'en le menaçant de lui crever les yeux, les deux pouces appuyés sur les yeux... M. Siriex lâcha prise et M. Loubet le poursuivit avec un couteau de table, pour le forcer à partir... Après quoi, il téléphona au commissariat de police... »

Naturellement, M. et Mme Siriex protestent contre l'accusation de violences et de violation de domicile ; ils affirment que tout s'est passé sur le palier et non à l'intérieur de l'appartement de M. André Loubet ; ils ajoutent, enfin, qu'ils ont été eux-mêmes provoqués et outragés...

L'audience promet d'être réjouissante.

.....

Son petit chocolat

La Ligue des Maris Martyrs Frappés Par Leurs Femmes (la L.M.M.P.L.F.) va-t-elle se porter partie civile dans le curieux procès en dommages-intérêts qu'un mari veut intenter à sa femme ?

Voici les faits. Samedi dernier, M. G... prenait son chocolat du matin dans son lit. Son chien, nommé Pack, attiré par le fumet odorant, sauta sur le lit pour prendre sa part de ce festin et se mit à lapper dans le bol à côté de son maître. Jusqu'ici, rien de grave.

Mais, M. G..., s'apercevant que Pack buvait plus vite que lui, se mit à pousser des cris. Sa femme, une de nos plus sportives confrères, Mme Claire, accourut. Elle vit cette scène idyllique et pour y mettre un terme, saisit une vieille cravache du temps de ses chevauchées africaines.

Toutefois, Pack a l'habitude de la cravache. Il la connaît. Il sait qu'elle ne peut lui faire aucun mal. D'abord, parce que sa toison de Terre-neuve est bien fournie, ensuite, la cravache n'a plus de ficelle à fouet ; elle est sans danger.

Mais Pack ne savaitpas. (Madame Claire non plus), que la bonne, dans un moment de zèle, avait, la veille au soir, tressé au bout du cuir de la cravache, un solide chat à neuf queues.

Mme Claire s'avança. Pack la regardait, confiant dans ses expériences précédentes.

Tout d'un coup, Mme Claire leva la cravache, et v'lan !... d'un grand geste viril et sûr, elle l'abaissa brusquement.

Le chat à neuf queues alla s'enrouler autour de la tasse de chocolat et gifler sans ménagement les joues de M. G... Pack, comprenant que le danger était réel, vit passer la foudre au-dessus de sa toison et prit la fuite. Cependant que M. G... poussait des clameurs comme une meute à la curée, que le chocolat se renversait sur les draps, et que Mme Claire, suffoquée par son exploit, prenait la fuite, retenant à grand'peine une folle envie de rire.

Mais, avant de lancer son assignation, la " victime " a demandé une consultation, sur cette délicate affaire, à un de nos plus éminents avocats.

.....

Définitivement acquitté

En juin 1929, comparaissait devant la 13e chambre correctionnelle un industriel, M. Raoul Courouble, poursuivi sur la plainte de compagnies d'assurances, pour escroquerie, et incendie volontaire d'automobiles.

M. Courouble était accusé d'avoir touché de fortes indemnités, à la suite de sinistres qu'il aurait lui-même provoqués.

Acquitté en première instance, il était récemment cité devant la cour, les compagnies d'assurances ayant fait appel. Mais, la 9e chambre de la cour de Paris, estimant comme le tribunal, après l'excellente plaidoirie de Me René Jaudon, que les accusations portées contre l'inculpé n'étaient pas établies, a confirmé l'acquittement de M. Courouble.

de notre manufacture de Lisieux — à votre maison

NOUS OFFRONS

LE TROUSSEAU DE FAMILLE "MON DÉSIR"
payable en 15 mensualités de 100 F. ou au comptant 1350 F.

Le Trousseau de Famille "Toiles de Bretagne" qui vous sera livré directement de notre Manufacture de LISIEUX, a été spécialement étudié et les articles les plus utiles dans un ménage ont été mentionnés.

Nous voulons que ce linge de qualité vous soit remis immédiatement sans que le côté paiement soit un empêchement *à votre désir* de confort.

Le TROUSSEAU de FAMILLE TOILES de BRETAGNE "MON DÉSIR" est composée de la manière suivante :

SIX TRÈS BEAUX DRAPS, toile métisse de Bretagne supérieure, sans couture, échelle, jours 220×320.
SIX TAIES D'OREILLER renforcées avec volants à jours, fils tirés, 70×70.
DOUZE TRÈS BEAUX TORCHONS de cuisine, qualité forte, 60×80
UN SUPERBE SERVICE DE TABLE damassé "GRECQUES FLEURIES", 6 couverts, nappe 160×160
SIX SERVIETTES TOILETTE tissu éponge grande taille.
SIX SERVIETTES TOILETTE nid d'abeilles, très forte qualité, 60×80.
DOUZE MAINS DE TOILETTE, en tissu "TETRA" marque déposée
UNE PIÈCE DE DIX MÈTRES beau shirting pour lingerie, largeur 0 m. 80.
SIX ESSUIE-VERRES demi-fil, qualité supérieure
DOUZE GRANDS MOUCHOIRS, blanc ou couleurs au choix, pour homme
DOUZE MOUCHOIRS, jolie fantaisie, ourlés à jours, pour dame
UNE SUPERBE COUVERTURE en laine blanche, bordée satin, pour grand lit deux personnes
UN COUVRE-LIT JACQUARD frange, qualité lourde, grande taille 180×220
TOTAL 88 PIÈCES et ajouter la prime annoncée.

Livraison franco de port et d'emballage pour toute la FRANCE.
Tout envoi ne donnant pas satisfaction est repris dans les 4 jours qui suivent la livraison

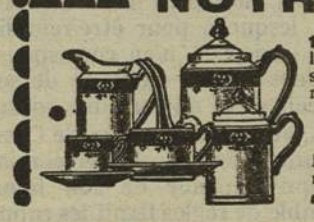
CADEAU — A l'occasion de cette Vente sensationnelle, Le Trousseau de Famille Toiles de Bretagne offre avec chaque commande une PRIME SUPERBE : la série de cinq Casseroles

ALUMINIUM PUR
renforcées avec manches isolants

Je soussigné, lecteur de "Détective" prie la Manufacture de Toiles G. BONNET & EDINGER à Lisieux (Calvados) de m'adresser son TROUSSEAU DE FAMILLE "MON DESIR" payable en 15 mensualités de 100 francs en y joignant le CADEAU-PRIME annoncé.

Nom :
Adresse très lisible :
Signature :

NOTRE CONCOURS



Il ne tient qu'à vous d'obtenir ce Joli **SERVICE à CAFÉ 15 pièces, en Limoges décoré!** Afin de faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous distribuerons gratis, sans aucun frais, de nombreux Services, parmi les bonnes réponses à notre question. Il suffit de compléter ce proverbe :

R-o- ne s-r- de c-u-ir
Il f--t p-rt-- à p--nt

Le nombre des Cadeaux n'est pas limité. Chacun peut donc obtenir ce joli Service. Ecrivez en joignant enveloppe à votre adresse au CONCOURS de la MANUFACTURE, Serv. 122, r. Malebranche, Paris

Le Véritable Bréviaire de TOUTES les Sciences Occultes

Désirez-vous connaître l'Avenir ? Voulez-vous, par la main, par le visage ou par l'écriture, définir le caractère et la destinée d'un autre être ? ?

Cherchez-vous à savoir vos chances de succès, de fortune ou de réussite ? Vous intéressez-vous aux "pratiques" de la sorcellerie ?

Vous avez — enfin ! — un Guide sérieux :

L'ENCYCLOPÉDIE des SCIENCES OCCULTES

TOUS LES ARTS DIVINATOIRES
Astrologie, Graphologie Les lignes de la main -:- Cartes et Tarots -:- Voyance, Psychométrie Oracles et Présages -:- Clef des Songes -:- Langage des Fleurs, des Couleurs et des Pierres, Marc de Café

Introduction de M.-C. POINSOT
Nombreuses illustrations
Présentation de luxe

Tous les Mystères révélés
Tous les secrets dévoilés
: La Part du Vrai :
: La Part du Faux :

TOUTE LA MAGIE ANCIENNE & MODERNE
Sorcellerie, Envoûtements : Chance et Talismans : : Kabbale et Alchimie : Magnétisme, Hypnotisme Spiritisme, Apparitions. -: Fakirisme Hindou :- Hermétisme, Théosophie Magies Noire et Blanche -: Médecine Occulte :-

La Clé du Destin - La Clé du Mystère - La Clé du Bonheur
500 Francs de Livres pour 25 francs
De quoi vous passionner pendant des années

650 pages grand in-8

Le Livre des Livres - Le Livre de la Vie
Ce livre est aussi utile sur la table de l'homme et de la femme du XXe siècle qu'un dictionnaire, un livre de cuisine ou un code, et c'est TOUS LES JOURS que chacun peut le consulter avec profit.

Prix net : 25 Francs

Envoi franco recommandé contre mandat de 27 frs 50 (Etranger : 29 frs) *adressé à*
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION, 8, rue du Croissant, PARIS-IIe

La vie du Docteur William Palmer qui, menacé par la ruine, devint empoisonneur

Le 14 novembre 1855, quelques sportsmen réunis à l'hôtel du Corbeau, à Rugeley (Angleterre), arrosaient de vin de Champagne la victoire de la jument *Polestar*, la favorite de la première journée des courses de Schrewsbury.

Il y avait là, notamment, le propriétaire de la bête, John Parsons Cook, et son ami, le Dr William Palmer. Une commune passion des courses avait lié d'amitié ces deux honorables gentlemen.

Fort jeune encore, Cook, à la faveur d'un héritage, avait abandonné les tristes sentiers de la jurisprudence pour les pistes du turf. De son côté Palmer, qui était venu s'installer médecin à Rugeley, sa ville natale, avait de bonne heure, presque entièrement négligé ses malades au profit des chevaux de race. Il n'était plus médecin qu'en apparence, mais ses écuries, bâties dans les grasses prairies du Stafforshire, étaient réputées parmi les connaisseurs.

Ce jour-là, donc, Cook célébrait sa bonne fortune et, à l'issue du repas, l'heureux propriétaire entraîna ses amis dans sa chambre pour y prolonger cette petite fête intime. Ainsi, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, lorsque Cook, qui venait de vider son verre de grog, fit une affreuse grimace :

— *By Jove*, qu'a-t-on mis là-dedans ? Ça m'a brûlé le gosier.

— Que voulez-vous qu'il y ait, répliqua Palmer, en souriant, et comme il restait encore un peu de liquide dans le verre, il l'acheva d'une gorgée.

Quelques nouvelles rasades firent vite oublier l'incident. On trinqua encore aux victoires futures, et tard dans la nuit, on se sépara.

Resté seul dans sa chambre, Cook ne s'endormit qu'à l'aube. Deux heures durant, des vomissements le torturèrent qu'il ne put calmer qu'à l'aide de potions purgatives.

Il ne songeait plus le lendemain à cette subite indisposition, lorsque, le soir, au retour des courses, où cette fois, *Chicken*, le cheval de Palmer, avait été distancé, Cook se sentit à nouveau souffrant et dut s'aliter.

Du vendredi 16 au lundi 19, la maladie s'aggrava. Les crises succédèrent aux crises. Palmer s'était installé au chevet de son ami. Il envoya chercher un vieux médecin de Rugeley, le docteur Bamford, à qui il annonça que Cook était incommodé par la bile.

Une légère accalmie suivit la consultation. Palmer en profita pour faire prendre au malade quelques pilules. Vers minuit, nouvelle crise, plus violente que les précédentes. Cook, cette fois, était agité de convulsions si profondes que ses yeux semblaient exorbités. Les mains tremblantes, la respiration entrecoupée, le malheureux poussait des cris effroyables et clamait sa peur de mourir.

Palmer le rassura, lui administra une potion calmante et convoqua d'urgence le vieux Bamford et un chirurgien de Luttesworth, ami de Cook, le docteur Jones.

Dans la délibération qui eut lieu entre les trois docteurs, Palmer insista pour la continuation de la médication par les pilules. Il fut convenu que Bamford les composerait et que Palmer rapporterait les préparations.

Cook pourtant, suppliait : « Non pas de pilules, les autres m'ont fait trop souffrir ».

Mais Palmer insistait : « Allons, du courage, vous allez vous trouver mieux. »

Le malade se résigna. Le docteur Jones, qui avait tenu à veiller son ami était bientôt réveillé par un cri terrible.

Sur son séant, Cook, les poings crispés, hurlait de douleur.

Palmer, qu'une fille de chambre était allée chercher, accourut.

— Je vais encore lui donner deux pilules, dit-il à Jones.

Cook, les avale avidement et les rend presque aussitôt.

D'affreuses convulsions arquent son épine dorsale et roidissent ses membres. On entend, dans sa gorge, ses râles désespérés. On essaye vainement de l'allonger. Son corps est comme une barre de fer. Et, soudain, un dernier spasme secoue, détend ses membres douloureux. C'est fini. John Parsons Cook est mort.

Sept mois plus tard, le 14 mai 1856, devant la Cour centrale criminelle de Londres qui, par un acte spécial du Parlement, avait été appelée, en raison de l'excitation de l'opinion, à connaître le procès, comparaissait, comme prévenu de l'empoisonnement de Cook, le médecin William Palmer.

L'Angleterre allait voir se dérouler l'une des plus graves affaires judiciaires de son histoire.

Un homme aux abois

Peu de temps après la mort de Cook, le bruit s'était en effet répandu que la situation financière de Palmer était fort alarmante.

On rapprocha de ce fait la singulière disparition des papiers et de l'argent de Cook, d'une part, l'empressement de Palmer à toucher certaines sommes dues à Cook par l'agence des courses, d'autre part, et enfin l'étrangeté, la rapidité de la maladie qui avait emporté le malheureux propriétaire.

Dès lors, plus rien ne pouvait arrêter l'action de la police anglaise. Le coroner, qui, en cas de mort suspecte, est chargé, en présence d'un jury de douze notables, de procéder à l'enquête, fit porter ses recherches sur deux ordres de faits : la situation financière de Palmer, son attitude pendant la maladie de Cook.

Il ne fut pas difficile d'établir que Palmer, avant la mort de Cook, était aux abois. A l'époque des courses de Shrewsbury, il devait l'énorme somme de 11.500 livres, soit plus de 275.000 francs. Bien plus, il fut reconnu que Mme Sarah Palmer n'avait jamais garanti par ses acceptations les emprunts ruineux contractés par son fils. Les signatures Sarah Palmer étaient fausses, comme

William Palmer devant la Cour criminelle de Londres.

étaient fausses les acceptations J.-P. Cook, mises en circulation par Palmer.

On apprit encore que Palmer avait contracté trois polices d'assurance sur la vie de sa femme, la première de 3.000 livres sterling, les deux autres de 5.000. Quelques mois après, le 29 septembre 1854, Mme Palmer mourait. Palmer bénéficiait des 13.000 livres.

Mais la situation de Palmer était trop compromise pour être rétablie par cette somme importante. On le vit alors, dans cette même année de 1854, effectuer de nouvelles assurances sur la vie de son frère cette fois, et, avec la garantie de ces nouvelles polices, lancer de nouveaux billets.

Un an après, le frère de Palmer mourait. Mais, une cruelle déception attendait Palmer. Les Compagnies refusèrent de payer.

Telle était la situation désespérée de Palmer au moment des courses de Shrewsbury. La mort de Cook survint. Palmer remboursa quelques sommes empruntées. Mais il restait toutefois sous le coup d'une ruine imminente.

Parallèlement à cette enquête, on s'était efforcé de reconstituer les démarches faites par le médecin pendant la maladie de Cook.

Une première constatation s'était tout de suite imposée : les remèdes administrés par Palmer avaient toujours été suivis de crises violentes, et ces remèdes, ou bien Palmer les avait préparés lui-même, ou bien, dans le cas contraire, il les avait eus en sa possession pendant un temps suffisant à la substitution de substances d'autre nature.

De plus, on apprit que Palmer s'était rendu chez un droguiste de Rugeley et y avait acheté trois grammes de strychnine, de l'antimoine, de l'acide prussique et de l'opium.

Toutefois, l'analyse des viscères du cadavre ne révéla que des traces d'antimoine. Il est vrai que l'état de décomposition avancée du corps rendait l'autopsie difficile.

Mais trop de charges accablaient Palmer. Les symptômes qui avaient précédé la mort de Cook, la disparition de son carnet de courses, l'empressement de Palmer à faire enlever la dépouille du mort.

Tout trahissait le crime et les secrètes inquiétudes du criminel.

Devant la Cour

Pourtant, lorsqu'il parut devant la Cour, William Palmer, dont l'apparence était celle d'un joyeux vivant aux joues pleines et rubicondes, regarda sans émotion cette salle archicomble, où s''était mêlée, le comte de Derby, en tête, toute l'aristocratie anglaise, et calmement, appuyant ses fortes mains sur le bord du *dock*, répondit à la question d'usage, d'une voix claire et assurée :

— *Not guilty* (non coupable.)

M. l'attorney général prit alors la parole en ces termes :

« Je viens remplir devant vous le devoir le plus solennel qui puisse incomber à un magistrat, un de ces devoirs d'où dépendent la vie et la mort d'un citoyen ; car l'homme qui est à cette barre est accusé des crimes les plus graves qu'aient à punir les lois de notre pays. »

Et il montra la détresse de William Palmer, obligé pour soutenir son train de vie de se procurer des ressources par tous les moyens possibles, même par le faux.

« Ce n'est pas que je veuille conclure du faux à l'empoisonnement, continua l'attorney, mais je dois dire tout ce qu'a fait l'accusé pour faire face aux 11.000 livres d'acceptations fausses mises en circulation ; puis, quelle fut son attitude pendant la maladie de Cook. Pendant plusieurs jours, celui-ci a reçu de la main de Palmer tout ce qu'il a pris. Le jury devra rechercher si le malade a pris les pilules prescrites par le docteur Bamford, ou s'il a pris des préparations substituées par Palmer. »

Impassible, William Palmer écouta cette requête d'ouverture, cet acte d'accusation comme nous dirions.

Ce n'était que le prélude de longs débats, entièrement occupés pendant six jours par de minutieux interrogatoires de témoins. La plupart des dépositions confirmèrent les dires de l'accusation.

La suprême défense

Le septième jour, le 21 mai, la parole fut donnée au défenseur. Tâche écrasante. L'avocat, M. Seyeant Schee, souligna tout d'abord le fait, reconnu par l'accusation elle-même, qu'aucune trace de strychnine n'avait été retrouvée dans le corps de Cook. Or, la strychnine entraîne la mort deux heures après son absorption.

D'autre part, quel intérêt Palmer avait-il à donner la mort à Cook ? Ses embarras d'argent ? Cook n'était-il pas pour l'accusé un ami dévoué, dont l'aide était indispensable ? Comment Palmer aurait-il médité la mort de son ami, alors qu'il veillait jour et nuit à son chevet, qu'il appelait d'autres médecins à son aide, qu'il se trouvait, par suite du décès de Cook, dans l'obligation de payer sans délai un billet de 500 livres ? Et, si Palmer avait été réduit à contrefaire la signature de sa mère, cela ne prouve-t-il pas qu'il n'avait de ressources sérieuses que dans la bonté de Cook ?

Pour M. Serjeant Shee, Cook a succombé à une affection de la moelle épinière. Cook était arrivé à Schrewsbury, dans un état de nervosité extrême. Une grande partie se jouait pour lui. De la victoire de sa jument *Polestar* dépendait le rétablissement de ses affaires. Lorsque *Polestar* remporta la course, Cook en éprouva une telle commotion qu'il ne put, aux dires des témoins, articuler un mot pendant plus de trois minutes.

Cette surexcitation ne s'est pas apaisée lorsqu'il rentre à son hôtel. Le dimanche, son malaise empire. Cook succombe, victime d'excès qui ont usé sa constitution débile.

Plusieurs médecins, cités par la défense, vinrent ensuite confirmer cette thèse.

« — Alors, insiste l'attorney général, vous pensez qu'une grande joie a pu provoquer les vomissements ? »

C'est au docteur Mac Donald de répondre :

« Je ne trouve pas d'autres symptômes d'excitation et d'abattement entre ce moment et celui de la mort ».

Ce fut au lord-chief-justice que revint la tâche de résumer ces longs débats. Il ne lui fallut pas moins d'une journée. Puis, la salle fut évacuée. Le jury se retirait pour délibérer. Nous étions le 26 mai. Le procès durait depuis douze jours.

Presque toute la nuit, une foule énorme et passionnée stationna devant les portes d'Old-Baily et devant le café de Londres. On espérait que le verdict serait rendu dans la soirée.

L'audience ne reprit que le lendemain 27 mai, à dix heures. Palmer tenait sa tête dans ses mains Il ne la releva qu'à l'entrée du jury. La réponse était affirmative. Palmer était jugé coupable.

— Prisonnier à cette barre, qu'avez-vous à dire pour empêcher que la Cour ne vous condamne à mourir, conformément à la loi ?

Palmer baisse la tête, sans répondre. D'abord pâle, il est redevenu maître de lui-même, et il affecte une parfaite indifférence.

Le lord-chief justice prononce alors la sentence :

— William Palmer, vous avez été convaincu par le jury de votre pays du crime de meurtre avec préméditation... Vous serez conduit de ce banc à la geôle de Newgate, puis de là à la geôle du comté de Stafford, lieu témoin de l'offense ; vous serez ensuite mené sur la place d'exécution, et là, vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, et votre corps sera enseveli dans l'enceinte de la geôle de Stafford. Et puisse le Seigneur avoir pitié de votre âme ! Amen !...

■ ■ ■

Le procès terminé, l'excitation de l'opinion publique ne fit que s'accentuer chaque jour. Une certaine réaction s'opéra en faveur du condamné. En présence des contradictions de la science, n'eût-il pas fallu surseoir au jugement ?

Et les assertions les plus romanesques circulaient, Ne disait-on pas qu'une femme, autrefois, maîtresse de Cook, l'avait piqué avec une flèche empoisonnée, rapportée jadis des Indes par un savant voyageur, M. Rawson ? De tous les coins des trois royaumes, les lettres affluaient par centaines au bureau du major-gouverneur de la geôle, avec prière de les communiquer au condamné.

Isolé des autres prisonniers, Palmer conservait dans sa cellule la même attitude calme et glacée. Il affirmait son innocence et critiquait le verdict sans colère.

Le 14 juin fut le jour fixé pour l'exécution.

La police prit des mesures pour que les jeunes gens au-dessous de l'âge de 14 ans ne puissent se mêler à la foule, et fit abattre les échafaudages qui déjà se dressaient de toutes parts sur les toits et devant les maisons. On laissa même entendre que des pic-pockets étaient venus tout spécialement de Londres.

Tout fut inutile. Dès quatre heures du matin, 50.000 curieux, munis de provisions de bouche, bivouaquaient sur la place.

Huit heures sonnèrent à l'horloge de la geôle, lorsque Palmer parut, face à cette mer humaine. Il portait le costume gris des prisonniers. Ses traits étaient reposés. Il s'était contenté de dire, lorsqu'on le réveilla : « Je suis victime d'une erreur ».

Puis, sans hâte, mais sans faiblesse, il s'était habillé et c'est d'un pas léger qu'il montait maintenant l'escalier de l'échafaud. Déjà sur la bascule, il eut encore la force de regarder cette foule tendue vers son supplice.

Des huées, des cris s'élevèrent : Meurtrier ! Empoisonneur !

Palmer, toujours calme, fit une courte prière avec le chapelain. Puis, comme le bourreau s'approchait, il lui tendit la main et murmura : « Dieu vous bénisse ! »

Ce fut son dernier mot. La bascule s'abattit. Palmer, dont le procès venait de coûter au budget plus de 250.000 francs, resta suspendu dans le vide.

Robert DUVAL.

Les salons du café de Londres, d'où, pendant toute la durée du procès, ne peuvent sortir les jurés que pour se rendre à l'audience.

Les marchands "d'étoiles"

A ceux qui veulent briller dans le firmament cinématographique à côté de Ramon, Novarro, d'Albert Préjean, de Brigitte Helm ou de Dolorès de Rio, de petites annonces offrent une occasion inespérée...

Deux lignes discrètes insérées au milieu de centaines d'autres dans les petites annonces; un placard plus important, publié à l'avant-dernière page d'un périodique; un petit rectangle blanc sur lequel se détachent confusément quelques lignes écrites d'une ronde maladroite, collé sur la façade d'un immeuble en construction du faubourg Saint-Denis ou des Batignolles; une affiche jaune couverte d'épais caractères qui se répète sur les murs du Métro ou du Nord-Sud. Voici les poteaux indicateurs de l'Eldorado de l'écran...

Enfin,
il vont pouvoir se voir sur un écran...

« Voulez-vous faire du cinéma » annoncent-ils? Suivez les cours de l'école X, de l'institut Y ou du célèbre professeur Z.

— Cinq leçons pour cent francs! Prix modeste, succès garanti! La maison procure des engagements et a des références : Mistinguett, Dolly David, Suzy Vernon, Gina Manès, Maurice Chevalier, Jean Murat, Biscot, Léon Mathot sont des anciens élèves de l'établissement.

Cent francs: trois jours de travail dans d'obscures besognes. Qui ne jouerait son avenir contre trois jours... Les jeunes ambitieux, sans abandonner leur emploi, sans prévenir leurs parents, se rendent à l'école du cinéma...

Le carrefour de l'Eldorado est loin d'être engageant: un rez-de-chaussée obscur dans une maison lépreuse. Qu'importe, puisqu'on peut y gagner un merveilleux contrat avec une grande firme française ou avec une grande société américaine!

C'est dans des sous-sols de la gloire qu'ils font connaissance avec les expressions qui ont pour eux le charme d'une révélation inattendue...

— Cinéma! Caméra! Close up! Maquillage! Orthopanchromatique! Engagement formidable! Abel Gance, Marcel Lherbier. Trois ans de contrat, puis les Etats-Unis, la Californie, Hollywood.

Tous ces mots bourdonnent aux oreilles des candidats vedettes.

Et puis le professeur trouve en la jeune fille une extraordinaire ressemblance avec Lilian Gish. Quant au jeune premier, il a un physique à rendre jaloux John Gilbert, seulement il lui manque les moustaches, mais c'est si peu de chose quand on a du talent.

Une midinette a sorti de son sac ses deux billets de cinquante francs. Un télégraphiste a aligné sur le bureau poussiéreux dix coupures de dix francs.

— Vous verrez que vous arriverez, leur a dit le professeur en encaissant l'argent; vous n'êtes pas comme mes autres élèves, vous êtes intelligents, nous ferons ensemble du bon travail. Ah! j'oubliais, mademoiselle et monsieur: les droits d'inscription sont de dix francs.

Les jeunes gens sortent l'argent réclamé.

Qu'est-ce qu'un demi-louis en comparaison de ce qu'ils vont gagner dans trois mois.

— Alors revenez demain soir, les cours ont lieu les mardi, jeudi et samedi à huit heures et demie. N'oubliez pas d'apporter votre boîte de maquillage!... Comment! vous n'avez pas de boîte de maquillage? Mais la maison peut vous en procurer et cela à un prix défiant toute concurrence car le directeur est un ami des rois de la parfumerie. Le prix de la boîte de maquillage? Soixante francs.

La jeune fille promet d'apporter le lendemain soir la somme nécessaire, le jeune homme aussi.

L'Ecole de la gloire

Huit heures et demie le lendemain.

Tous les élèves sont là, y compris la petite midinette et le jeune télégraphiste. Ceux-ci, impressionnés, dévisagent en silence leurs voisins et s'étonnent de leur conversation.

Cette femme rondelette, entre deux âges, vendeuse dans une épicerie, annonce triomphalement qu'elle doit tourner un des principaux films de Henry Roussel: c'est le professeur qui l'a dit...

Cet homme maigre, long et pâle, il doit signer le lendemain un engagement avec Léon Poirier...

— Mais il est à Madagascar, déclare sa voisine qui est au courant de tout ce qui se passe dans Cinémapolis.

— Cela ne fait rien, je verrai son secrétaire, c'est pour un rôle de détective dans un film policier: c'est le professeur qui l'a dit...

— On manque de comique, déclare d'une voix zézayante un garçon rondouillard aux pommettes roses, mais vous allez voir ce que vous allez voir; encore trois leçons et je tourne avec Pierre Colombier: c'est le professeur qui l'a dit...

La petite midinette et le jeune télégraphiste se taisent. Mais ils n'ont nulle inquiétude! Dans huit jours ne prendront-ils pas leur revanche!

...Vous êtes intelligent; nous ferons ensemble du bon travail.
Vous verrez que vous arriverez...

La porte s'ouvre et voici le directeur.

... Mais non, c'est le professeur. Il est possible de se tromper puisque c'est le même individu qui assume ces deux fonctions.

— Bonjour mes amis, dit-il en apercevant les deux nouveaux élèves ; avez-vous les soixante francs? Très bien, voici le nécessaire pour vous maquiller.

Et il tend aux deux jeunes gens une boîte en bois blanc à l'intérieur de laquelle se trouvent un bâton de fard rose, un pot de vaseline d'un blanc douteux et une pastille de noir pour les yeux.

— Nous allons commencer, déclare le professeur après avoir frappé dans ses mains pour attirer l'attention : maquillez-vous!

Et tandis que les autres élèves s'étendent sur le visage une épaisse couche de fond de teint, la midinette et le télégraphiste demeurent hésitants.

Maquillez-vous! ordonne le professeur. Comment! vous ne savez pas vous maquiller? Mais il va vous falloir prendre des leçons spéciales, c'est cent francs supplémentaires.

— Mais...

— C'est pour les dix leçons de mimiques. Je veux bien vous faire crédit jusqu'à après-demain, mais je compte sur vous...

Et la leçon commence...

Histoire d'une midinette et d'un jeune télégraphiste

La petite midinette et le jeune télégraphiste suivent depuis trois mois les leçons de M. X..., ex-grand metteur en scène. D'autres élèves sont venus grossir la troupe.

La jeune fille a versé près de quatorze cents francs pour des leçons particulières: cours de photogénie, de diction... Le jeune homme aussi. Aucun engagement n'est venu.

Un soir en entrant, le professeur-directeur a pris un air solennel:

— Mes chers amis, dit-il à ses dix-neuf élèves, je suis fier d'inculquer l'art cinématographique à des jeunes gens tels que vous. Tous vous êtes capables de rivaliser avec les plus célèbres vedettes. Vous êtes les espoirs du cinéma français. Dans quelques jours, je dois recevoir, ici, la visite d'un grand metteur en scène de mes amis, qui a l'intention de choisir parmi vous les interprètes de son prochain film.

Et chacun, en entendant ces mots, échafaude les plus merveilleux espoirs.

— Seulement, poursuit le professeur-directeur, le grand metteur en scène, qui est un de mes amis, ne fera son choix qu'après vous avoir vus à l'écran.

« Nous allons donc vous filmer ce soir. Afin de couvrir les frais, je suis obligé de vous demander encore une petite somme, oh! bien minime: dix francs par mètre négatif, vingt pour le développement et douze par mètre positif, avec les menus détails, chacun de vous s'en tirera pour deux cent cinquante francs.

Un homme porteur d'un appareil monté sur un trépied entre dans la salle et se livre à d'étranges préparatifs. Des lampes à arc s'allument inondant la pièce d'une inhabituelle clarté.

On tourne.

Un homme, porteur d'un appareil monté sur un trépied, entre dans la salle
et se livre à d'étranges préparatifs...

— Allez, mademoiselle, c'est à vous, clame le professeur-directeur dans un mégaphone. Avancez! saluez, souriez! tournez-vous à droite! puis à gauche! très bien... A vous, monsieur...

La petite midinette et le jeune télégraphiste ont été filmés.

Enfin ils vont pouvoir se voir sur un écran.

— Maintenant on va jouer une scène interprétée par plusieurs personnages, explique le professeur-directeur; le thème est le suivant : Un mari rentre chez lui, surprend sa femme dans les bras d'un autre homme, le mari sort de sa poche un revolver, fait feu sur le séducteur qui s'écroule, frappé à mort. La femme se précipite aux genoux de son mari, qui, n'écoutant pas ses supplications, la tue à son tour.

« Etant donné les frais supplémentaires, je demanderai à chacun des interprètes la somme de cent cinquante francs pour la pellicule et le développement, plus une autre de vingt pour les accessoires. »

Chacun hésite, mais pas longtemps. Ils vont enfin pouvoir donner libre cours à leur tempérament artistique: c'est le professeur qui l'a dit...

La petite midinette a payé, le jeune télégraphiste aussi.

Elle a personnifié la jeune femme et lui a été l'amant. Quant au mari trompé il a été incarné par le jeune homme rondouillard à la voix zézayante.

La soirée a coûté cher; plus de quatre cents francs. Les économies sont loin, il a fallu emprunter de l'argent, mais qu'importe, la soirée d'aujourd'hui est une belle soirée...

L'homme de l'espoir

Quelques jours plus tard, le grand metteur en scène, ami du professeur-directeur, vient au cours. C'est un homme au teint basané, aux cheveux pommadés; il a une encolure de taureau.

Il s'arrête devant chacun des élèves, demeure plus attentif devant les femmes, examine avec soin les plus jolies.

L'examen est terminé. A voix basse il s'entretient avec le professeur. Chacun suit le mouvement de sa voix.

Voici le verdict :

La blondinette au frais minois est engagée, la brune qui ressemble à Florence Vidor aussi, la femme entre deux âges, la petite manucure aux jambes bien faites, la vendeuse des Galeries Lafayette également.

La jeune midinette sort victorieuse du tournoi, mais il n'en est pas de même du petit télégraphiste et des autres hommes.

— M. Tex Billie est au regret, explique le professeur, mais le film qu'il doit commencer est financé par un puissant groupe espagnol et par des artistes de là-bas. M. Tex Billie vous engagera une autre fois...

« Quant à vous, mesdemoiselles, qui êtes les heureuses élues, vous serez, je l'espère, bientôt célèbres... Comme je vous l'ai dit, le film dans lequel vous devez paraître est tourné en Espagne. Voici pour chacune de vous un billet de seconde classe pour San Sebastian et une somme de trois cents francs pour vos menus frais.

La petite midinette est partie en Espagne.

Le jeune télégraphiste est demeuré à Paris.

Elle a gagné San Sebastian, puis a pris place à bord d'un grand transatlantique.

Aujourd'hui, tandis que son camarade de l'école porte encore les pneumatiques et continue à se tenir au courant du mouvement cinématographique, elle pense, d'une petite maison aux rideaux roses à Buenos-Ayres, à Paname et aux cinémas de son quartier...

Le miroir aux alouettes

Celui qui a écrit ces lignes a suivi les cours des marchands d'étoiles. Il a coudoyé les naïfs, qui rêvent de Hollywood...

Il connaît les dangers des officines: il connut leurs aboutissants: les bouges douteux des Amériques lointaines...

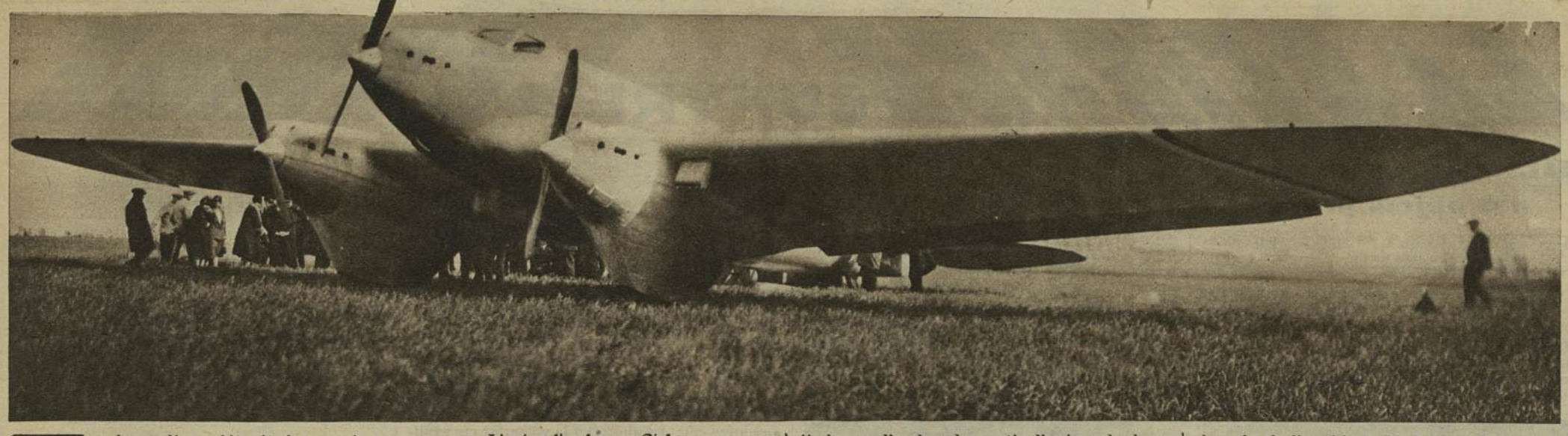
Il peut affirmer qu'aucun metteur en scène ne prend au sérieux les diplômes que délivrent les instituts d'art cinématographique...

Voici encore une des mille scènes auxquelles il a assisté. Un marchand réunit ses élèves au studio de Roger Lion pour une scène de figuration. Aux quarante naïfs il a promis un cachet de vingt-cinq francs qu'ils reçoivent, en effet. Roger Lion avait assuré à chacun un salaire d'environ quatre-vingt-dix francs: le professeur encaisse la différence: quelque mille quatre cents francs...

Ils ignorent, ces jeunes conquérants, que la meilleure leçon cinématographique qu'ils puissent recevoir, ils la trouveront dans les studios, à côté de vrais metteurs en scène et de vrais artistes, dans la multitude des figurants.

C'est là que Rudolph Valentino débuta, c'est là qu'il eut les yeux brûlés par l'aveuglante lumière des sunlights... là, dans la rude mais la seule école de la gloire...

George FRONVAL.



L'avion l' « Arc-en-Ciel ».

L'AVIONS ARC-EN-CIEL BRISÉS

Un incendie a détruit, la semaine dernière, une usine d'avions, à Orly.

Ce n'est rien en apparence. Mais qui a deviné, qui pourrait deviner que ce fait divers en dix lignes était le rebondissement d'un drame commencé il y a trois ans? Depuis trois ans un homme lutte contre le sort. Ni l'un ni l'autre ne veut céder. Et ce combat prend à l'acharnement de l'adversaire divin, au courage de l'homme, aux circonstances et à l'enjeu une grandeur un peu mystérieuse qui n'est pas sans signification.

En 1927, il y avait au 34e régiment d'aviation, au Bourget, un petit sous-lieutenant de réserve qui se sentait plus grand. René Couzinet, à dix-neuf ans, était sorti de l'Ecole des arts et métiers pour entrer à l'Ecole aéronautique. Déjà il avait les problèmes de l'aviation à la portée de son intuition et il concevait des modèles nouveaux. Il prit des brevets, fabriqua un hélicoptère. Puis, un jour, il se trouva dans la rue, devant la vie, avec ses diplômes, ses brevets et pas d'argent.

Ses parents étaient de pauvres instituteurs, il n'avait ni ami, ni protecteur, ses brevets ne donnaient rien. Secoué par le sort dès leur premier contact, Couzinet se jeta au régiment en désespéré. Pilote au Bourget, il eut sous la main, constamment, le champ d'expérimentation direct, son avion. Il s'acharna, nourrit sa passion à satiété. Son appareil d'armes fut soumis par son inquiétude fervente à des retouches, des modifications incessantes. Autour de lui, pendant des mois, il eut, mises à nu, les entrailles de l'aviation, il vit se tuer des camarades, se poser implacablement les mêmes problèmes dynamiques et mécaniques, il put mesurer, peser et chercher. Son service finit. Il était sous-lieutenant, il eut peur de la vie civile, de la situation médiocre à chercher, il redouta surtout de perdre le magnifique terrain d'études : il rengagea.

Il habitait depuis quelque temps dans un petit hôtel du boulevard Magenta où il est encore, d'ailleurs. Par hasard le propriétaire en était un ancien officier aviateur de guerre. Il voyait avec sympathie, presque avec attendrissement, son pensionnaire travailler toutes les nuits, dans sa petite chambre, à des calculs, à des épures. Couzinet avait déjà conçu son avion et dessinait l'*Arc-en-Ciel*.

Il y eut, cette année-là, 1927, au printemps, le départ désespéré de Nungesser. Il y eut la nuit de Lindbergh. Le petit avion argenté tomba sur Le Bourget au milieu de la foule presque épouvantée par ce miracle. Ce soir-là Couzinet rentra chez lui pleurant de rage.

« C'est formidable, disait-il, mais c'est de la folie. Moi j'ai là l'avion qui traversera l'Atlantique scientifiquement, sans aléas, presque sans aventure et je ne peux pas le faire. »

Il brassait ses épures terminées, inertes, inutiles.

Le patron de l'hôtel, entendant cela, s'approcha du petit sous-lieutenant :

— Combien vous faudrait-il pour faire réaliser votre projet, pour commencer au moins?

Couzinet le regarda, stupéfait :

— Je commencerais avec mille francs, si je les avais.

L'ancien aviateur baissa encore la voix.

— J'ai une quarantaine de mille francs d'économies, dit-il. Je vous les donne. Si vous réussissez, tant mieux. Si vous échouez, nous n'en parlerons plus. Voilà un chèque ».

Trois jours après, une usine mettait en chantier, à Orly, l'avion conçu par cet inventeur de vingt-deux ans.

Ce que furent les étonnantes étapes de cette construction, il est difficile de l'imaginer. Naturellement les premiers frais avaient englouti l'émouvante commandite de l'hôtelier. Ce fut la course à l'argent. Mais des amis déjà se groupaient autour de Couzinet, cette passion emportait avec elle des sympathies. Un par un pour ainsi dire les précieux billets furent accumulés. Rien d'ailleurs n'aurait plus arrêté Couzinet qui sentait son œuvre naître sous ses doigts. En mai 1928 l'appareil était fini. René Couzinet avertit alors les services techniques de l'aviation qu'il venait d'achever un prototype et demanda qu'on vînt le contrôler. On ne vint pas. Il demanda qu'on lui donnât l'autorisation de voler. On la lui refusa. Quand on connaît Couzinet, cette pensée que des rouages administratifs, que des fonctionnaires aient pu croire qu'ils l'empêcheraient de *voler* fait sourire. Le 7 mai il donna l'ordre de sortir l'avion du hangar et avertit par téléphone les administrations qu'il partirait quand même. On se hâta de lui donner l'autorisation dont il déclarait pouvoir se passer. Les premiers essais furent magnifiques. On commença de parler, dans le monde de l'aviation, de la conception nouvelle. Les journaux commentèrent les vols de cet avion déconcertant. Couzinet avait gagné la première bataille.

L'ingénieur Couzinet suit les chars funèbres qui emportent Drouhin et Lanet, le pilote et le mécanicien de l'*Arc-en-Ciel*.

Deux grands aviateurs le comprirent et vinrent s'offrir à Couzinet : le pilote Drouhin, le navigateur Le Brix. L'ancien petit sous-lieutenant qui pleurait de rage le soir du triomphe de Lindbergh put croire qu'il touchait son rêve du doigt, qu'il allait cette année même, un an après New-York-Paris, donner à son pays la réplique magnifique de Paris-New-York.

C'est là que le destin l'attendait et que le drame commence.

Le 8 août 1928, Drouhin décida de faire un dernier essai de « montée rapide ». Couzinet était retenu à Paris. Le Brix fut retardé par un hasard, par un miracle. L'équipage de l'*Arc-en-Ciel* fut réduit à Drouhin, à l'ingénieur Giovanni, au mécanicien Lanet, au radiotélégraphiste Manuel.

L'inventeur qui arrivait à ce moment-là sur le terrain vit son avion s'envoler. Drouhin prit de la hauteur normalement puis piqua vers le sol à plein moteur pour pouvoir se redresser pour faire un essai en montée rapide concluant. Mais, à ce moment, l'avion dont la vitesse, à cause de ce « piqué », devint supérieure à la normale, traversa un remous. Il y eut une brutale vibration de l'aile qui se répercuta jusqu'à la queue.

Couzinet vit son *Arc-en-Ciel* s'écraser sur le sol. Lanet était mort. Drouhin mourut dans la nuit en disant: « Refaites l'avion, Couzinet. C'est moi qui n'ai pas eu de chance. »

L'inventeur désespéré n'avait pas besoin de cette exhortation. Il se redressait déjà, il reprenait la lutte.

* * *

Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. On avait bafoué Couzinet heureux. Malheureux on voulut l'aider. Le lendemain de l'accident, M. Bokanowski, sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique, le convoquait.

« Je suis disposé à vous encourager, dit-il. Reposez-vous un peu, reprenez votre aplomb. Revenez me voir dans un mois et nous nous entendrons. »

Quinze jours après, M. Bokanowski se tuait en avion, à Toul. Naturellement il ne fut plus question d'aider Couzinet.

Il repartit cependant, âprement, ses amis se dévouèrent encore, pièce par pièce le nouvel *Arc-en-Ciel* fut payé. En même temps il entreprenait la construction d'un hydroglisseur. La commission des marchés finit par lui faire retenir trois commandes d'avions commerciaux, des réductions ou des dérivés de l'*Arc-en-Ciel*. On mit tout cela en chantier.

Le mois dernier, on mit la dernière main à l'avion transatlantique. La prouesse n'était pas réussie, la route était vierge, Couzinet put une fois de plus espérer faire le premier Paris-New-York. Son nouvel équipage était prêt, avec comme pilote un de ses premiers amis, le capitaine Cartier. En même temps on achevait la construction des avions commerciaux, en avance de six mois sur le délai de livraison. Couzinet tenta encore le sort en disant : « Cette fois, j'ai gagné. »

Or, tout était perdu. L'accident de Drouhin, la mort du ministre favorable, les déboires de toutes sortes n'étaient rien à côté de l'invraisemblable succession de coïncidences malchanceuses qui allait, en une heure, anéantir l'effort de trois ans.

L'autre lundi, à neuf heures du soir, le gardien de nuit de l'usine d'Orly donna l'alarme au feu. On accourut, les ouvriers, les mécaniciens, les voisins dévidèrent les tuyaux des pompes de sécurité. On ouvrit les robinets, les lances restèrent sèches. *L'eau était coupée dans toute la région pour permettre des réparations aux conduites.*

En quelques minutes tous les hangars flambèrent. On avait précisément ce jour-là réuni et entassé tous les longerons, toutes les fines armatures de bois. Ce ne fut bientôt qu'un bûcher.

« Sauvons au moins le glisseur », cria-t-on.

Le glisseur était sur un chariot. Il suffisait de le pousser dehors. Mais on oublia que dans la journée pour les réparer on avait déboulonné les roues de ce chariot. Les sauveteurs unirent leurs efforts poussèrent, les roues s'écartèrent, le glisseur retomba, fixé désormais au sol. Il brûla.

Il existait trois copies des épures, des plans complets de l'invention de Couzinet. Pour une affaire de mise au point et de confrontation ces trois exemplaires, d'habitude en lieu sûr dans trois endroits différents, avaient été apportés la veille au bureau de l'usine. On ne put les sauver.

Quand Couzinet prévenu, accourut, à minuit, l'usine, les hangars n'étaient que des décombres. Il ne restait plus un morceau de bois, plus une carcasse d'aile, plus une forme de fuselage, il ne restait rien du rêve, pas un plan, pas un croquis, absolument rien.

Le coup était tellement net, la destinée tellement minutieuse dans sa cruauté que la pensée de beaucoup fut qu'une main de fou ou d'envieux avait allumé cet incendie. Mais non. C'est bien le sort, le hasard qui a pris sur lui cette machination.

Va-t-il s'acharner encore? Car il n'a pas abattu Couzinet.

J'ai vu l'inventeur deux jours après la catastrophe. Il y avait déjà dans ce visage précis de jeune homme, dans la pâleur d'un déchirement trop légitime cette fermeté du regard, cette pincée des lèvres qui indiquent que le lutteur est de nouveau prêt. Il m'a dit, doucement:

« Mardi matin il ne me restait plus rien, pas une note, pas un chiffre. Aujourd'hui, au bout de quarante-huit heures, mes dessinateurs sont de nouveau au travail, dans un local improvisé. Il faut tout reprendre au début, je le reprends. Je n'ai pas d'argent, j'en trouverai encore. Après trois ans de bataille je suis aussi démuni, aussi désarmé qu'au premier jour. Je recommence. L'Atlantique est perdu pour moi cette année. Je l'aurai l'année prochaine. Pour mes commandes je les livrerai à temps. »

René Couzinet n'a pas tout à fait vingt-six ans. Lui à faire des ailes, le destin, à les lui briser, je connais bien celui qui se lassera le premier et les ailes seront victorieuses.

Paul BRINGUIER.

L'incendie des hangars d'Orly.

LA SCIENCE CONTRE LE CRIME

III. — Le département des objets perdus

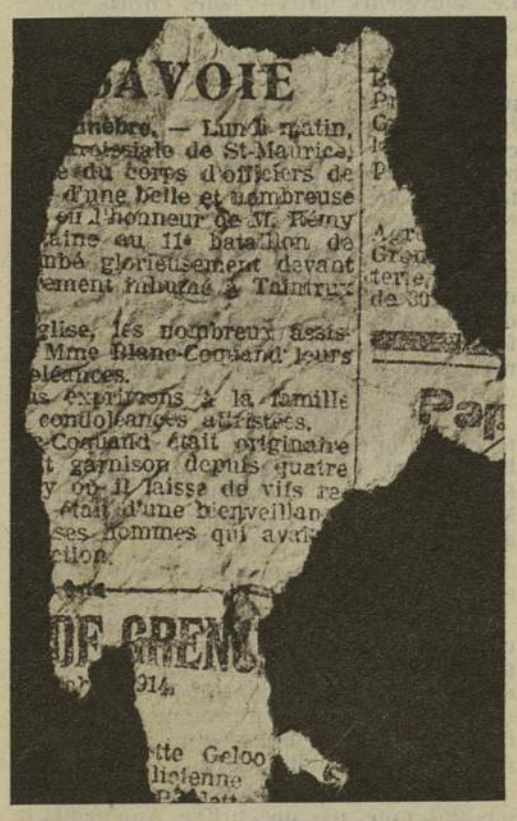
VICTOR HUGO a dit quelque part dans l'océan sans fin des *Misérables* : « Une fuite doit être un glissement ». Il y a une chose beaucoup plus dangereuse encore que de faire du bruit quand on s'en va après avoir gravement désobéi à la loi : c'est de laisser tomber quelque chose de sa poche, et de le laisser là. Un malfaiteur vraiment sage, — mais il est rare que les gens vraiment sages adoptent d'une façon définitive la profession de malfaiteur, — un malfaiteur vraiment sage devrait vider ses poches avant de partir en expédition tant est grand l'inconvénient de ne pas rapporter tout ce qu'elles contenaient.

Imaginez par exemple un cambrioleur qui laisserait négligemment sa carte de visite. Eh bien ! la chose s'est vue dans la forme du moins qui convient au cambrioleur. Un de ces gentlemen n'a-t-il pas posé sur une table, dans une maison où il opérait, son bulletin de sortie de prison, avec son état-civil au complet, et son signalement. Un tel cas ôte tout agrément au métier de détective en le rendant ridiculement facile. D'autres oublis laissent tout au moins au policier la joie d'exercer son flair. J'en veux citer quelques exemples.

Sherlock Holmes se vante à diverses reprises — et s'il est toujours mal de se vanter, il a ici la bonne excuse de justifier aussitôt ses prétentions — de pouvoir définir la personnalité d'un homme par le seul examen d'un objet usuel qui lui ait appartenu. Il donne ainsi, après avoir eu entre les mains un chapeau ou un pince-nez, d'excellentes descriptions de leur propriétaire. C'est une technique délicate, mais qui n'est pas autant qu'on pourrait le croire réservée aux seuls héros de romans anglais. Et voici un cas très réel.

Un banquier russe est trouvé mort dans son cabinet. Les circonstances ne laissent place à aucun doute : il s'agit d'un assassinat. Près du cadavre, on relève un fume-cigare en écume, brisé, mais dont le bout d'ambre est intact. On suppose d'abord qu'il a appartenu au banquier lui-même. Mais en examinant l'objet avec soin, on remarque sur l'ambre deux traces d'usure très visibles, laissées par les dents du fumeur, l'une beaucoup plus profonde que l'autre. Ces deux entailles ne s'adaptaient pas aux dents de la victime. D'autre part, cet objet, assez coûteux par lui-même, contenait encore le reste d'un cigare de luxe. Si donc il avait été abandonné par l'assassin, celui-ci n'était pas un vagabond quelconque. Au surplus, on n'avait aucune indication sur le meurtrier qui avait passé inaperçu des serviteurs et des employés.

Les empreintes digitales de Mouren qui avait laissé, outre ses empreintes, son extrait de naissance dans la maison cambriolée.



SAVOIE

...nèbre. — Lundi matin, ...roissiale de St-Maurice, ...e du corps d'officiers de ... d'une belle et nombreuse ... en l'honneur de M. Rémy ...aine au 11e bataillon de ...nbé glorieusement devant ...ement inhumé à Talmrux

...glise, les nombreux assis... Mme Blanc-Coulard leurs ...éances.

...s exprimons à la famille ... condoléances attristées.

...Coulard était originaire ...t garnison depuis quatre ...y où il laisse de vifs re... ...était d'une bienveillan... ...ses hommes qui avai... ...ction.

...OF GREN...

...914

...tte Geloo... ...lienne

Papier de journal formant bourre de fusil et ayant permis d'identifier un assassin.

Le juge d'instruction entendit, peu de jours après, la déposition d'un des principaux témoins, un cousin du banquier qui, reçu une demi-heure avant le crime, était la dernière personne connue à qui la victime eût parlé. Pendant que le cousin déposait, le juge s'aperçut que l'incisive médiane gauche supérieure de ce témoin était plus courte que la droite. Il le pria d'essayer le fume-cigare. Le témoin se troubla, puis refusa avec hauteur. Le juge l'inculpa. L'expérience établit que le porte-cigare s'adaptait par ses sillons aux dents inégales. On put ensuite établir sa culpabilité, qu'on n'eût vraisemblablement jamais soupçonnée si le meurtrier avait pris soin de ramasser son fume-cigare avant de sortir.

S'il est exceptionnel de trouver un fume-cigare sur le terrain du crime, il est fréquent d'y trouver des bouts de cigarettes, du tabac ou des cendres. Il faut reconnaître que l'idée d'utiliser ces sortes de traces a été recommandée par un romancier avant d'entrer dans le domaine des recherches de laboratoire, et que, si elles ont procuré quelques succès au héros de Conan Doyle, elles ont donné peu de résultats aux policiers véritables. Il y a à cela, en France du moins, une raison : c'est que dans les pays qui subissent le régime féodal du monopole, la variété des tabacs est relativement très petite, et que les cendres en sont donc faiblement signalétiques.

Par contre, les moyens employés par les malfaiteurs pour s'éclairer sont une très fréquente occasion pour eux de laisser des traces redoutables.

Au printemps de 1909, le service de la Sûreté de Dresde avait à faire des constatations sur le théâtre d'un cambriolage important. Pendant ces recherches, un inspecteur trouva des débris d'allumettes Jupiter. On nomme allumettes Jupiter des carnets contenant des allumettes-plates et minces en bois peint en rouge, tenant au carton du carnet par l'extrémité non phosphorée. Pour prendre une allumette, il faut la briser ; et on laisse une sorte de talon. Naturellement, la brisure ne saurait être nette ; elle laisse de chaque côté des échardes qui correspondent en face à des déchirures. Ainsi il est facile lorsqu'on possède une allumette Jupiter incomplètement brûlée de la réadapter à sa place dans le carnet où elle a été prise.

L'inspecteur qui savait cela, ou qui y pensa en temps utile, conserva les allumettes trouvées à terre. Quelques jours après, un suspect était amené à la Sûreté. En retournant ses poches, on trouva un carnet Jupiter. Les allumettes trouvées s'y adaptaient. Le criminel était découvert, ou du moins un complice, car il expliqua qu'il avait simplement accompagné les auteurs du cambriolage, et que son rôle s'était borné à les éclairer. Les juges eurent à apprécier la valeur de ces explications.

Il faut songer que les voleurs ne peuvent guère user pour y voir clair des mêmes moyens que les honnêtes gens. Il serait follement imprudent de tourner les commutateurs : l'éclairage électrique se verrait par les fenêtres, et l'opérateur s'exposerait à de fâcheuses intrusions. Il faut donc recourir à des moyens de fortune. Le plus simple est de craquer une allumette. Nous venons de voir que ce geste n'est pas sans inconvénient. L'emploi de lampes électriques de poche est assez fréquent. Mais l'éclairage le plus ordinaire, c'est la bougie, et nous allons voir ce qui en peut résulter.

Un jour, à Lyon, un cambrioleur fabrique sur place un bougeoir improvisé en collant un morceau de bougie sur un carton. Son vol achevé, il abandonne ce modeste flambeau. Une goutte de stéarine coulée sur le carton portait un petit fragment d'empreinte digitale parfaitement net qui permit d'identifier le cambrioleur, alors que celui-ci n'avait laissé aucune trace utilisable de ses doigts sur les objets maniés par lui au cours du vol.

Une autre fois, un cambrioleur, qui opérait dans une villa aux environs de Montélimar, prend soin, son travail achevé, de colliger tous les morceaux de verre qu'il avait dû saisir avec les doigts pour pénétrer par une fenêtre à travers un carreau cassé. Sur ces débris, petits et grands, il efface, avec un soin minutieux, toutes les traces qui auraient pu le perdre (il employa d'ailleurs pour cet effacement un liquide chaud et ammoniacal dont la nature l'avait pourvu). Cette précaution même fut la cause de son malheur. Pour ce labeur délicat, il s'éclairait à l'aide d'un morceau de bougie. Une goutte de stéarine coulant de la bougie penchée tomba sur la main du voleur, qui n'y prit pas garde, et rejeta sur le sol la gouttelette solidifiée. Au contact du doigt elle avait pris l'empreinte de quelques millimètres carrés de la peau. Quand un des préparateurs du laboratoire de police de Lyon vint faire des recherches sur les lieux, il trouva cette mince pellicule de stéarine. La petite image qu'on y pouvait lire permit d'identifier le coupable avec certitude.

Reiss, alors qu'il dirigeait le laboratoire de police à Lausanne, eut à résoudre un bien joli cas d'identification de bougie. Il s'agissait d'un vol avec effraction commis dans un magasin d'épicerie en gros, si je me souviens bien. Reiss trouva sur un pupitre-caisse des traces de stéarine provenant visiblement d'une bougie qui avait été collée à l'aide d'un peu de stéarine liquide, et arrachée ensuite. L'endroit était assez sombre. Pour mieux examiner les traces, Reiss demanda une bougie au négociant victime du vol. Celui-ci sachant que ses jeunes garçons livreurs avaient toujours des bougies sur eux pour pénétrer dans la partie de la cave qui servait de réduit pour les papiers d'emballage, en demande une à l'un des employés. Celui-ci cherche dans le paletot d'un de ses camarades momentanément absent. Reiss constate que le bout de la bougie porte des traces marquant qu'elle a été collée. Ces traces s'adaptaient d'une façon exacte à celles trouvées sur le pupitre-caisse. Le voleur était découvert.

Rodolphe-Archimbald Reiss, fondateur du laboratoire de police de Lausanne.

Les journaux semblent une chose bien impersonnelle et bien peu compromettante. En oublier un, ou quelques fragments, sur les lieux du crime, peut être une preuve décisive.

Une bande de Marseillais, qui était venue opérer à Lyon, ouvre un coffre-fort chez un bijoutier et, le butin pris, abandonne sur place ses instruments d'effraction. Un burin inemployé reste enveloppé dans des morceaux de journal, tellement souillés de rouille qu'on ne peut en déchiffrer un mot. Quelque temps après, on arrête à Marseille des individus suspects de faire le trafic des stupéfiants. On saisit dans la chambre garnie qu'ils occupent une valise où il y a des traces d'opium, mais où il y a aussi des morceaux de journal déchiré, et des instruments d'effraction. On pense au vol commis à Lyon, et la police marseillaise envoie la valise au laboratoire. Il s'agit de voir si les débris de journal saisis chez le bijoutier s'adaptent à ceux qui sont dans la valise. On lave les premiers avec de l'acide oxalique à 40° centigrades : la rouille qui rendait illisible le texte imprimé se dissoud et l'on peut vérifier que les fragments trouvés à Lyon proviennent du même numéro que ceux découverts à Marseille. C'était bien la même bande qui vendait de l'opium dans une ville et ouvrait les coffres-forts dans l'autre.

Goutelette de stéarine tombée d'une bougie et portant l'empreinte digitale du cambrioleur.

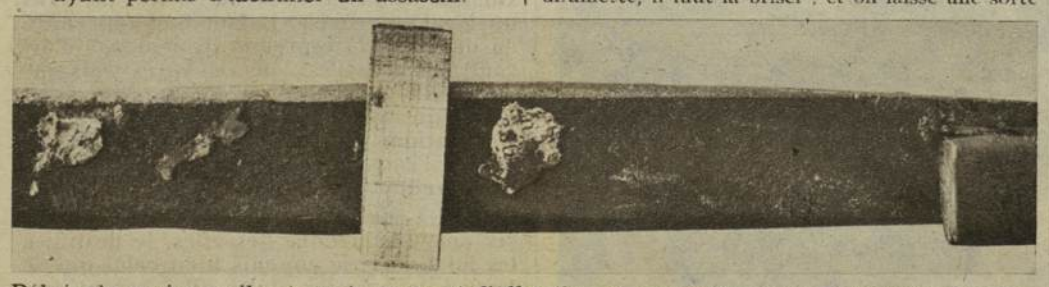
C'est parfois sous forme de bourre de fusil que les morceaux de journaux restent près du corps de la victime. Déjà, en 1910, un nommé Meunier tirait sur le capitaine Jactet en employant comme bourre des fragments de journaux l'*Espérance de Nancy* et le XIXe *Siècle*. Comme il arrive habituellement, les bourres ne furent pas détruites. Le pis est qu'elles étaient découpées aux ciseaux, et que, les soupçons s'étant portés sur Meunier, on réfléchit que sa femme, qui était couturière, avait pu découper les journaux pour faire des patrons, ce qui était exact. Et, d'autre part, personne dans la région ne recevait ces deux feuilles, hors le curé de Landres qui venait précisément d'être assassiné. C'est chez sa première victime que Meunier avait pris les journaux qui avaient d'abord servi à sa femme pour tailler des patrons, puis à lui-même pour fabriquer des bourres.

Depuis, j'ai eu l'occasion d'identifier une bourre dans des conditions assez analogues. Mais là, on avait saisi au domicile de l'inculpé des journaux déchirés. Les morceaux qui constituaient les bourres complétaient exactement les manquants.

J'ai signalé en commençant ce chapitre le cas célèbre de Radek oubliant son bulletin de sortie de prison. J'ai vu un cas tout aussi joli. Un sieur Mouren cambriole une villa à Caluire, près de Lyon. Il laisse sur le sol la moitié de son extrait de naissance. On n'a pas grand peine à reconstituer l'autre moitié. Et sur cette très précieuse indication on arrête Mouren qui était connu de la police comme peu recommandable. Il se défend avec énergie, affirme que son extrait de naissance lui a été volé par un inconnu, et se déclare prêt à porter plainte lui-même contre le misérable qui, non content de lui avoir dérobé son état-civil, se permet de le compromettre aussi déplorablement. Par bonheur, il y avait sur une bouteille saisie à la villa six belles empreintes digitales, qui étaient bien de Mouren et qu'il n'osa pas prétendre qu'on lui avait emprunté furtivement comme son état-civil. Il fut condamné en 1927 à huit ans de travaux forcés.

Edmond LOCARD
directeur au Laboratoire de police technique de Lyon.

(A suivre)



Débris de papiers colles à un instrument d'effraction et raccordés ensuite à un journal appartenant à un cambrioleur.

Le Détective E. GODDEFROY
ex-Officier Judiciaire
8, rue Michel Zwaab - BRUXELLES

Super V lampes meuble. V

Économisez 50 % en vous adressant au constructeur !...

50 stations reçues sans installation spéciale avec le super V lampes complet pour **1.090 f** ou 180 f et 12 paiements de 90 f

Notice franco — N° 20

Ets A. BONNEFONT 107, Bd de l'Hôpital — PARIS

Magasins ouverts dimanches et fêtes

Une esquisse de votre vie gratuitement

"VOUS POUVEZ METTRE FIN A VOS SOUCIS"

a dit un fameux astrologue

Un aperçu ou une esquisse de la vie est aussi important à toute personne de bon sens que la carte marine au navigateur. Pourquoi marcher dans l'obscurité lorsqu'en écrivant tout simplement une lettre, vous pouvez obtenir des renseignements précis qui peuvent vous conduire au succès et au bonheur ?

« Un bon averti en vaut deux »

Le professeur ROXROY vous dira comment avoir du succès, quels sont vos jours favorables et défavorables, quand vous devez commencer une nouvelle entreprise ou faire un voyage, quand et avec qui vous devez vous marier, quand vous devez demander des faveurs, faire des placements ou des spéculations. Toutes ces choses et beaucoup d'autres peuvent être lues dans le livre de votre vie.

Mme E. Servagnet, villa Petit-Paradis, Alger, écrit : Je suis entièrement satisfaite de mon Horoscope qui m'a révélé avec une grande exactitude des faits passés et présents, me donnant avec fidélité les traits de mon caractère, l'état de ma santé, soulevant discrètement le rideau de l'avenir et joignant à cela de précieux conseils. Les travaux de M. le Professeur ROXROY sont merveilleux, et un Horoscope établi par lui est la bonne étoile d'une maison.

Afin de recevoir une courte ébauche de votre vie gratuitement, indiquez seulement les jour, mois, année et lieu de votre naissance. Ecrivez vos nom et adresse lisiblement de votre propre main et adressez votre lettre immédiatement au Professeur ROXROY. Si vous le désirez, vous pouvez joindre 2 francs pour travaux d'écriture, frais de poste, etc. Adresse : ROXROY, Dépt. 2429 D, Emmastraat, 42, La Haye, Hollande. Affranchissement pour la Hollande 1 fr. 50.

TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ETRANGERES

Garantis non triés ; vendus au kilo

Demandez notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions.

5, rue des Moutons, TOULOUSE (France

MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou, à volonté, de l'embonpoint voulu. Sans rien avaler et facile à suivre. RAFFERMIT LES CHAIRS

LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI

Premiers effets dès 1re semaine et durable. Ecrire de notre part à H. M. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

OFFRE D'EMPLOI 6 FRANCS par pièces à Agents, travaux et COPIES facile pend. loisirs. 2 sexes, toute l'année — *Ecrire D. T - Sertis LYON.*

MARIAGES honorables riches et p. t. situations Mme TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux).

MARIAGES pour toutes situations de 2 à 6 h. Mme CARLIS, 52, r. N-D. de Lorette

FOYER ET FAMILLE Œuvre recommandée pour Mariages honorables toutes situations, rien à payer. 8, r. Pierre-Chausson.

CÉLÈBRE VOYANTE RUSSE prédit avenir - Répond aux questions mentales, devine prénoms, Mme Kahl, 4 à 7 heures 71, rue de Clichy.

Mme de THELES CÉLÈBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots. Horos. De 3 à 7 h et par corresp. 10 fr., date nais. Tous les jours (lundi excepté). 45, r. Brochant, Paris-17e

Mme TAMARA Infaillible. Tarots. Lignes de la main. Tous les jours, de 2 h. à 7 h. — 32, rue Léon. 1er étage. (métro : Château-Rouge).

Mme G. LESKA 24, rue de Chabrol, 2me étage PARIS (Xe). Astrologue-cartomanc. par méthode anc. et mod. dit vérité sans questionner. Rec. 12 à 20 h. (Dim. s. r. v.). 20 fr. p. corresp.

AVENIR Mme Bénard, 18, boul. Edgard-Quinet, Paris, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1930 mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 francs).

Mme P. DORIAN Médium connue. Réussite par un seul de ses conseils.

TRANSMISSION DE PENSÉE A L'ÊTRE CHER

Reçoit du mardi au vendredi de 2 heures à 6 heures. 82, rue Legendre, Paris-17e. Tél. Marcadet 25-20.

Mme PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N.D. de Nazareth, Pl. Républ. fd cour à dr. 3e ét. Pas les m. m.

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour Thérèse Girard, 78, av. des Ternes, ds la cour, 3e ét. Paris. Consultez-la. **VOYANTE** vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

Mme SÉVILLE VOYANTE RÉUSSITE EN TOUT 100, rue St-Lazare, PARIS (9e). — Cartomancie, graphologie, médium, reçoit t. l. j., de 10 h. à 19 h., jeudis exceptés. — *Par correspondance :* 15 fr.

COMPTOIR CARDINET

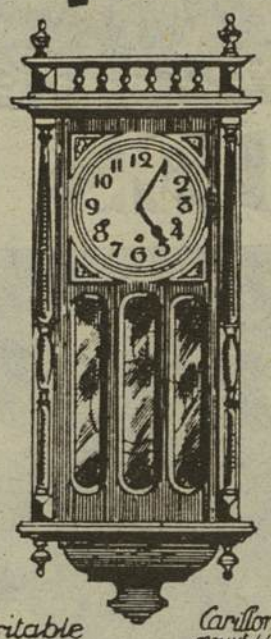
LA PLUS IMPORTANTE BIJOUTERIE DE PARIS

145 à 151, Av. de Clichy (Angle rue Cardinet)

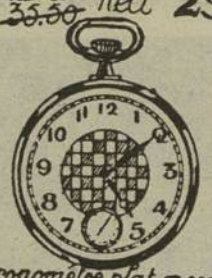
RÉCLAME DU MOIS DE FÉVRIER

Montre Bracelet arg. mouv^t garanti 3 ans 10 rubis. Valeur réelle ~~105 fr.~~ Réclame : **90 fr**

Coupe panier intérieur cristal argenté 1er titre. Valeur réelle ~~35 fr.~~ Réclame : **27.75**



Service Hors-d'œuvre 5 compartim^ts verre taillé, métal argenté. Val réelle ~~35.50~~ Récl. **29 f**



Chronomètre plat or cont. boîte décors modernes, m^t anche 15 rubis, garanti 15 ans. Récl. **475 f**

Joli Bracelet Montre, or cont. mouv^t soigné. Valeur réelle : ~~195 fr.~~ Réclame **135 fr**

Véritable Westminster façon noyer

Carillon Henri II mouv^t 4/4 à quinz. Valeur réelle : 550 Récl. : **445 fr.**

Service à thé tête à tête 4 pièces métal argenté 1er titre anse bois valeur réelle 235 fr. Récl. : **185 fr.**

Garniture bronze 6 colonnes marbre de couleurs, à sonnerie mouv^t gor. Sans val réelle ~~550 fr.~~ Réclame **395 fr**

Ménagère 37 pièces arg. 118 gr. sur métal extra blanc. Valeur réelle 350 Récl. **275 f.**

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT N° 56

A-42

REMISE ACCORDÉE AUX LECTEURS DE " DÉTECTIVE "

STYLMIC

Vous offre un modèle garanti avec plume or 18 carats. pour : **20 fr.**

Réparations aux meilleurs prix d'appareils de tous systèmes

Remise de 5 % aux lecteurs E. VACHEZ, 5 Rue de Valence PARIS

Appareils de luxe, métal argenté, argent massif, plaqué or, sur demande.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. **801** : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats.

Broch. **808** : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. **818** : Carrières administratives.

Broch. : **823** Toutes les grandes Ecoles.

Broch. **830** : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. **837** : Carrières de l'Agriculture.

Broch. **845** : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. **851** : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto, tourisme.

Broch. **859** : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. **869** : Marine marchande.

Broch. **872** : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, profes^ts.

Broch. **880** : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. **883** : Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modéliste, modiste, vendeuse-retoucheuse, représentante, coupeur, coupeuse.

Broch. **888** : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. **894** : Cinéma : Carrières artistiques, techniques et administratives.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

APPARTEMENT LIBRE

Collaborateur *Détective*, obligé quitter appartement récemment loué, céderait bail 3 ans contre remboursement frais installation. Appart. moderne 3 pièces, entrée, salle de bain, cuisine, tout confort, chauffage central, eau chaude et froide, ascenseur, grand balcon, belle vue. Bail 3 ans. Loyer 7.800. Quartier Observatoire. Véritable occasion. Très urgent. Ecrire H. D. - Détective, 35, rue Madame.

SCOTLAND Détective International Toutes missions rapides

Rien à payer d'avance

18, boulevard Magenta, Botzaris 41-36.

MONDIALE POLICE

ex-inspecteurs police judiciaire et de sûreté. Renseignements. Enquêtes. Surveillances. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix modérés. 47, rue de Maubeuge. Tél. Trud. 30-69, de 9 à 12 h. et 3 à 7 h. 30

SOMMER, DÉTECTIVE

Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches Toutes missions. Paiement après. **40 fr.**

DIVORCE A CRÉDIT, 8 h. à 20 heures - Louvre 71-87

5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

La Gaîté chez Soi !!

MUSIQUE — CHANT — DANSE

POUR **25** FRS PAR MOIS - 12 VERSEMENTS

UN MAGNIFIQUE **PHONO "AEGLA"**

Médaille d'Or 1929

32×28×13, Richement Gainé, Belle Sonorité (Nombreux autres Modèles)

Avec 20 Succès au choix des Disques "EDISON BELL RADIO"

Répertoires Français, Anglais, Italien

OFFERTS GRATUITEMENT

Pour recevoir les catalogues complets phonos et disques, envoyez une enveloppe timbrée portant votre adresse au

COMPTOIR DES FABRICANTS, Service N° 66

212, Rue Saint-Jacques - PARIS (Ve)

Remise importante au comptant

(Maison de Confiance) Fondée en 1919

CHIENS DE TOUTES RACES

de garde, de police jeunes et adultes supérieurement dressés, chiens de luxe miniatures, d'appartement, grand danois, chiens de chasse d'arrêt et courants, terriers de toutes races, etc. toutes races, tout âges. — *Vente avec faculté échange, garantie ou au contre mortalité, expédition dans le monde entier.*

SELECT-KENNEL à BERGHEM, BRUXELLES (Belg.). Tél. 604-71

pour changer vos papiers peints :

PAPIER PEINT

LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER

Téléph. Littré 52-42 & 36-51

dernières nouveautés modèles exclusifs

bon marché absolu

B.I.B. PARIS (69)

Sur simple demande : Album 5 franco

L'ENNUI c'est LA MORT

Pour RIRE et FAIRE RIRE

Farces, *Attrapes, Surprises Articles de Physique et de* Prestidigitation - Chansons, Monologues, *Pièces de Comédie - Livres utiles et de Jeux, Magie,* Magnétisme, Hypnotisme, etc. *Art. de* Cotillon et Carnaval, Méth. de Danse, Instruments de Musique, etc. — Secrets de toutes sortes. Toujours des nouveautés. *Catal. illust, cont. 2 f. en timbres.* Se reco mm. du jour na l **H. Billy, 8, r. des Carmes, Paris-5e**

Maison de Confiance fondée en 1808

Achat — Réparations — Vente

MOTOS

J. ROBERT

Neuilly-sur-Seine

59, rue de Villiers — Téléph. : Wagram 50-86

GRATIS... j'envoie mon CATALOGUE ILLUSTRÉ

ACCORDÉONS

PHONOGRAPHES et tous instruments de musique

FACILITÉ DE PAIEMENT

Francis CAMPANELLA 27, Bd. Beaumarchais Paris (4e)

CONCOURS

Remplacez chaque tiret par une lettre pour obtenir le nom de 5 villes. Lire de haut en bas les lettres ajoutées pour avoir le nom d'une capitale.

-oitiers
-miens
--ennes
--ssoudun
--aumur

Tout lecteur qui enverra avec ce BON une réponse exacte à *ARTIST'S SERVICE*, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17e recevra une **Œuvre d'Art de 50 francs.** — *Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse*

RIEN A PAYER POUR PARTICIPER A CE CONCOURS

200

RIEN QUE LA VÉRITÉ

Le gérant : PARAIN.

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS " ZED "
R. C. Seine n° 237.040 B.

HÉLIOS-ARCHEREAU, 39, rue Archereau, Paris — 1930.

3e Année - N° 70 — Le plus fort tirage des illustrés du Monde — 1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES — 27 Février 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

L'APOLLON DES CARREFOURS

Quelles sont ces trois ombres, réunies, la nuit, sur le Boulevard de la Chapelle ?

(Lire, pages 8 et 9, la nouvelle et passionnante enquête d'Henri DROUIN, qui fait suite à son reportage : *Au pays de l'amour vénal.*)